

# ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année 2006 - Thèse n° 55

*Présence, rôle et signification des animaux dans une œuvre  
d'Arthur Conan Doyle : les aventures de Sherlock Holmes*

## THESE

Présentée à l'UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON I  
(Médecine - Pharmacie)  
et soutenue publiquement le 11 septembre 2006  
pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire

par

*Clerc-Pithon Camille*  
Né (e) le 28 mars 1982  
à Chambéry





**DEPARTEMENT ET CORPS ENSEIGNANT DE L'ENVL**  
**Directeur : Stéphane MARTINOT**

Mise à jour : 05/04/2006

	PR EX	PR 1	PR 2	MC	Contractuel, Associé, IPAC et ISPV	AERC	Chargés de consultations et d'enseignement
<b>DEPARTEMENT SANTE PUBLIQUE VETERINAIRE</b>							
Microbiologie, Immunologie, Pathologie Générale	Y. RICHARD		A. KODJO A. LACHERETZ M. ARTOIS	V. GUERIN-FAUBLEE D. GREZEL J. VIALARD			
Pathologie Infectieuse				MP. CALLAIT CARDINAL L. ZENNER			
Parasitologie et Maladies Parasitaires	MC. CHAUVE	G. BOURDOISEAU		A. GONTHIER S. COLARDELLE			
Qualité et Sécurité des Aliments		G. CHANTEGRELET	P. DEMONT C. VERNOZY A. LACHERETZ				
Législation et Jurisprudence				P. SABATIER ML. DELIGNETTE K. CHALVET-MONFRAY			
Bio-Mathématiques							
<b>DEPARTEMENT ANIMAUX DE COMPAGNIE</b>							
Anatomie		E. CHATELAIN	T. ROGER	S. SAWAYA			K. BENREDOUANE
Chirurgie et Anesthésiologie		JP. GENEVOIS	D. FAU E. VIGUIER D. REMY		G. CHANOIT (MCC) S. JUNOT (MCC) K. PORTIER (MCC) C. DECOSNE-JUNOT (MCC)	C. CAROZZO	N. GAY C. POUZOT
Anatomie-pathologique/Dermatologie-Cancérologie		JP. MAGNOL	C. FLEURY	T. MARCHAL	C. BOULOCHER (MCC)		
Hématologie		C. FOURNEL			D. WATRELOT-VIRIEUX (MCC) P. BELLI (MCA) D. PIN (MCA)		L. POUDEROUX
Médecine Interne		JL. CADORE		L. CHABAÏNNE F. PONCE	M. HUGONNARD (MCC)		I. BUBLOT C. ESCRIOU E. SEGARD
Imagerie Médicale					J. SONET (MCC)		
<b>DEPARTEMENT PRODUCTIONS ANIMALES</b>							
Zootéchnie, Ethologie et Economie Rurale		M. FRANCK		L. MOJNIEUR			
Nutrition et Alimentation				D. GRANCHER L. ALVES DE OLIVEIRA G. EGRON S. BUUFF P. GUERIN			
Biologie et Pathologie de Reproduction		F. BADINAND	M. RACHAIL-BRETIN		A. C. LEFRANC		
Pathologie Animaux de Production		P. BEZILLE	T. ALOGNINOUIWA	R. FRIKHA M.A. AFRANGIOLI D. LE GRAND			G. LESOBRE P. DEBARNOT D. LAURENT
<b>DEPARTEMENT SCIENCES BIOLOGIQUES</b>							
Physiologie/Thérapeutique				J.J. THIEBAULT J.M. BONNET-GARIN			
Biophysique/Biochimie		E. BENOIT F. GARNIER G. KECK					
Génétiq ue et Biologie moléculaire			F. GRAIN P. JAUSSAUD P. BERRY	V. LAMBERT T. BURONFOSSE			
Pharmacie/Toxicologie Législation du Médicament							C. FARMER R. SULLIVAN
Langues							
<b>DEPARTEMENT HIPPIQUE</b>							
Pathologie équine		JL. CADORE		A. LEBLOND			E. MOREAU
Clinique équine		O. LEPAGE		A. BENAMOU-SMITH			
Expertise nécropsique			C. FLEURY				



A Monsieur le Professeur GHARIB Claude  
Professeur de Physiologie de l'Environnement à la Faculté de Médecine de Lyon  
Qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de notre jury de thèse  
Hommages respectueux

A Monsieur le Professeur JAUSSAUD Philippe  
Professeur  
Qui par son soutien, sa disponibilité et sa rigueur a contribué de manière déterminante à la  
réalisation de ce travail  
Veuillez trouver ici l'expression de mes remerciements les plus sincères

A Madame BONNET-GARIN Jeanne-Marie  
Maître de conférence en physiologie à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon  
Qui nous a fait l'honneur d'accepter la participation à notre jury de thèse  
Remerciement chaleureux



A Maman, pour tout et pour le reste encore.

A mon frère Thomas.

A ma famille des villes et ma famille des champs, pour leurs encouragements et leur confiance sans faille.

A mes amis, d'avant et d'aujourd'hui. Tous sans exception.

A toi Papa, si seulement...







(Illustration de Sidney Paget pour le journal « The Strand »-  
Wikipédia)



## Sommaire

<b>INTRODUCTION :</b> .....	<b>15</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LES ANIMAUX EN TANT QUE COMPOSANTE INCONTOURNABLE LIEE A L'EPOQUE ET AU LIEU : L'ANGLETERRE DU XIX EME SIECLE .....</b>	
<b>L'EPOQUE ET AU LIEU : L'ANGLETERRE DU XIX EME SIECLE .....</b>	<b>19</b>
<b>A) <i>Un moyen de transport unique : les fiacres</i>.....</b>	<b>20</b>
1) L'histoire des fiacres.....	20
2) La présence des fiacres dans les énigmes holmesiennes .....	21
<b>B) <i>L'Angleterre : le premier pays des courses de chevaux</i>.....</b>	<b>22</b>
1) Les Anglais et les courses de chevaux .....	22
2) Holmes, Watson et les courses de chevaux .....	23
<b>C) <i>Une Angleterre rurale entre chasse et traditions</i>.....</b>	<b>24</b>
1) Les auberges de campagne.....	24
2) Une nation de chasseurs.....	25
3) Les favoris de ces dames.....	26
4) Les animaux exotiques.....	27
<b>DEUXIEME PARTIE : LES ANIMAUX UTILES A L'ENQUETE EN TANT QU'ELEMENTS AIDANT A LA RESOLUTION DU MYSTERE .....</b>	
<b>A) <i>Les chiens limiers</i> .....</b>	<b>30</b>
1) Définition.....	30
2) Les races des limiers dans les enquêtes.....	31
3) Les limiers en action .....	32
<b>B) <i>Les empreintes</i>.....</b>	<b>33</b>
1) L'ichnologie .....	33
2) Méthode de détermination d'une empreinte.....	34
3) Holmes, ichnologue.....	35
<b>TROISIEME PARTIE : LES ANIMAUX AU CŒUR DE L'ENIGME .....</b>	
<b>A) <i>Les animaux en tant qu'agents exécutaires</i> .....</b>	<b>42</b>
1) Le chien des Baskerville.....	42
2) La bande mouchetée.....	44
3) Les galéodes .....	46
4) Les canaris .....	47
5) L'oie.....	48
<b>B) <i>Les animaux meurtriers malgré eux</i> .....</b>	<b>49</b>
1) La crinière du lion.....	49
2) Flamme d'argent.....	53
<b>C) <i>Les animaux qui alimentent le mystère</i>.....</b>	<b>54</b>
1) La mangouste de « L'homme tordu » .....	54
2) L'homme singe et son chien .....	56
3) Sahara King .....	58
4) Le vampire du Sussex et l'épagneul.....	59
5) Les restes... ..	61

<b>D) <i>Les animaux dans les oeuvres posthumes</i></b> .....	<b>62</b>
1) Le rat géant de Sumatra .....	62
2) Le ver d'Isadora Persano .....	64
3) Le cormoran.....	66
4) La sangsue.....	68

**QUATRIEME PARTIE : LES ANIMAUX EN TANT QUE PROJECTION DE L'HOMME .....71**

<b>A) <i>L'homme est une bête</i></b> .....	<b>72</b>
1) Les faciès .....	72
2) Les attitudes.....	73

<b>B) <i>Les animaux : sens et raison d'être</i></b> .....	<b>73</b>
1) L'abeille .....	74
2) Le rat .....	75
3) L'huître.....	75

<b>C) <i>Sherlock Holmes chez les animaux</i></b> .....	<b>76</b>
1) Basile, détective privé .....	76
2) Holmes, le renard.....	77
3) Sherlock Heml'Os .....	78
4) La Mante .....	79

**CONCLUSION : ..... 81**

**BIBLIOGRAPHIE : .....83**

## *Liste des figures*

Figure 1 : Fiacre de type Hansom.....	21
Figure 2 : Fiacre de type Brougham .....	21
Figure 3 : Un limier à l'œuvre .....	31
Figure 4: Tableau récapitulatif Famille / Type d'empreintes .....	36
Figure 5 : Tableau de déduction à partir d'empreintes de mains.....	37
Figure 6 : Tableau de déduction à partir d'empreintes de pelotes digitales.....	38
Figure 7 : Tableau de déduction à partir d'empreintes de sabots.....	39
Figure 8 : Le chien des Baskerville- Couverture .....	44
Figure 9 : Affiche du film de Terence Fisher .....	44
Figure 10 : Vipère de Russell.....	45
Figure 11 : Galeodes arabs- Vue dorsale .....	47
Figure 12 : Cyanea capillata .....	52
Figure 13 : Portion de paroi du corps d'une méduse .....	52
Figure 14 : Isonomy.....	54
Figure 15 : Herpestes ichneumon .....	55
Figure 16 : Combat d'une mangouste et d'un cobra.....	56
Figure 17 : Différents Semnopithèques et Trachypithèques.....	58
Figure 18 : Dompteur attaqué par un lion.....	59
Figure 19 : Vampire commun .....	61
Figure 20 : Mâchoires de vampire commun .....	61
Figure 21 : Capybara.....	64
Figure 22 : Porc-épic de Sumatra.....	64
Figure 23 : Illustration du « Rat géant de Sumatra » .....	64
Figure 24 : Tapirus indicus.....	64
Figure 25 : Virus de la rage.....	66
Figure 26 : Cormoran.....	67
Figure 27 : Face ventrale d'une sangsue officinale.....	69
Figure 28 : Les trois catégories d'individus composant une société d'abeilles .....	75
Figure 29 : Affiche du dessin animé de Walt Disney, « Basil, détective privé » .....	77
Figures 30, 31 et 32 : Watson, Holmes, Lestrade et Moriarty par Miyazaki.....	78
Figure 33 : Scottson et Sherlock Heml'os .....	78
Figure 34 : Mantus religiosa.....	80
Figure 35 : La Mante et Dr Grillon.....	80



## Introduction :

Nombreux sont les romanciers, toutes époques confondues, dont l'un des personnages, créé un jour de manière plus ou moins fortuite, plus ou moins intuitive, sans prémonition aucune de l'impact à venir, est devenu plus célèbre que l'auteur lui-même. Au point que son nom éclipse dans le public celui de son créateur. Et cela parfois au détriment du reste de l'œuvre des écrivains concernés. Différents exemples peuvent être cités, comme Maurice Leblanc et Arsène Lupin, Mark Twain et Tom Sawyer, Gaston Leroux et Rouletabille, Simenon et Maigret ou plus récemment J.K Rowling et Harry Potter. Sans oublier, et nous arrivons à notre propos, Sir Arthur Conan Doyle et Sherlock Holmes. Pour ce dernier, l'ampleur du phénomène est tout à fait exceptionnelle, et probablement sans précédent<sup>1</sup>.

Il nous faut d'abord présenter l'intéressante personnalité de Conan Doyle au travers quelques éléments biographiques qui nous permettront de mieux interpréter par la suite les références et diverses connaissances utilisées dans ses écrits<sup>2</sup>.

Né en 1859 en Ecosse, Sir Arthur Conan Doyle obtient son diplôme de la faculté de médecine d'Edimbourg en 1881. Ses études vont beaucoup l'influencer, autant par les connaissances qu'il acquiert que par les personnes, professeurs et camarades, qu'il rencontre à l'époque. Les différents auteurs s'étant intéressés à la vie incroyablement riche de Sir Conan Doyle s'accordent pour reconnaître dans sa période universitaire l'homme qui lui inspira l'étrange personnage de Sherlock Holmes<sup>3</sup>. En effet, le professeur Joseph Bell, dont Conan Doyle fut l'assistant, réalisait des consultations selon un canevas très semblable à celui adopté par le détective afin de percer à jour la personnalité de ses clients. De véritables petits numéros de divination ou de lecture de pensée pour les néophytes, basés en réalité sur une succession de déductions logiques. Par ailleurs, Conan Doyle avait été amené à saluer l'intelligence des Jésuites, qu'il jugeait intellectuellement supérieurs à leurs pairs : il leurs emprunte donc tout naturellement certains traits pour les donner à son personnage. Holmes sera de fait un célibataire endurci, rude, sarcastique, au mode de vie dépouillé. Un autre professeur d'Edimbourg, Sir Robert Christison, s'administrait lui-même des poisons comme celui extrait de la fève de Calabar dans le cadre de ses recherches toxicologiques : Holmes fait de même. On doit aussi à Sir Christison l'expérience consistant à battre des cadavres pour voir si des contusions se forment, réalisée par Holmes dans « Une étude en rouge » à la grande stupéfaction des autres étudiants<sup>4</sup>.

Conan Doyle publie à l'âge de vingt ans une première nouvelle anonyme « Le mystère de la vallée de Sassassa », rapidement suivie d'une seconde. Il signe alors ses débuts littéraires. Le jeune médecin achève la première aventure de Sherlock Holmes, intitulée « Une étude en rouge », en 1884 : elle est refusée par deux éditeurs avant de paraître en 1887 dans un almanach de Noël. C'est la parution de la première nouvelle « un Scandale en bohème » dans le journal « *The Strand* » en 1891 qui marque le début d'un succès foudroyant. En parallèle, Conan Doyle écrit une longue série de romans historiques qui

<sup>1</sup> Oudin, *Histoires de Londres-Gloire, épreuves et mystères*, p.192-199.

<sup>2</sup> Lacassin, *Inédits et introuvables- Chronologie*, p.1307-1313.

<sup>3</sup> Lacassin, *Mythologie du roman policier*, p.103-105.

<sup>4</sup> Mc Cearney., *Arthur Conan Doyle*, p. 139-141.

traduisent sa véritable aspiration. Mais son personnage de Sherlock Holmes, de plus en plus populaire, l'accapare trop. Il cherche donc à s'en débarrasser en 1893, lui infligeant une chute mortelle dans le gouffre du Reichenbach en Suisse, au cours d'une lutte avec le Professeur Moriarty, grand génie du crime (dans « Le problème final »). Devant le tollé général que soulève une pareille initiative, Conan Doyle se verra forcé de ressusciter Sherlock Holmes quelques années plus tard. Durant cette période, il ne se détache pourtant pas totalement de son envahissant personnage : il écrit une pièce de théâtre et « Le chien des Baskerville », des œuvres mettant en scène le détective sur une période précédant sa mort. En plus de l'écriture, Conan Doyle se passionne pour le spiritisme qui lui inspirera certains ouvrages et il pratique également la boxe en amateur, sport pour lequel son personnage de Holmes est doté d'un certain talent. L'auteur meurt en 1930 à Windlesham.

Concernant Sherlock Holmes, il y aurait tant à dire et il en a déjà tant été dit que nous n'aurons pas la prétention de fournir un panorama exhaustif le concernant. Nous nous proposons ici de nous intéresser à un aspect bien spécifique des aventures du fameux détective, à savoir leurs interactions diverses avec les animaux. Nous nous attacherons d'une part à ce qui intéressait Conan Doyle dans la démarche consistant à mettre en scène des espèces animales dans ses écrits et d'autre part à apporter des précisions en nous appuyant sur les connaissances vétérinaires et zoologiques actuelles.

En effet une utilisation des animaux relativement fréquente et diversifiée se dégage à la lecture des nouvelles et romans mettant Sherlock Holmes en scène. La formation scientifique de l'auteur, qui sans doute le pousse à s'intéresser à tout ce qui concerne la biologie et à exploiter ses connaissances en la matière explique peut-être ce phénomène. D'autres romans de Conan Doyle font d'ailleurs la part belle au règne animal. Il en va ainsi des aventures du Professeur Challenger<sup>5</sup> qui découvre dans « Le monde perdu » tout un monde oublié d'animaux préhistoriques. De même, dans « Le monde perdu sous la mer » le mythe de l'Atlantide se trouve repris avec force descriptions d'espèces sous-marines. D'où l'on peut déduire qu'Arthur Conan Doyle affectionnait la zoologie qu'il exploitait aussi souvent que possible. Il est de plus tentant d'allier dans ce domaine fiction et réalité. En effet, la nature est parfois si surprenante que les deux arrivent à se rejoindre. Ceci fait le jeu du romancier, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'entretenir une atmosphère mystérieuse. L'époque et le lieu des aventures de Sherlock Holmes, l'Angleterre victorienne, favorisent par ailleurs l'évocation répétée des animaux.

Le personnage de Sherlock Holmes en lui-même, par son excentricité et le panel extrêmement hétéroclite de ses capacités offre de multiples possibilités, que la présence d'individus n'appartenant pas au genre humain ne fait que multiplier. Dans l'aventure intitulée « Les cinq pépins d'orange », Holmes donne lui-même une définition de sa méthode déductive en se comparant à un personnage clé du monde de la zoologie, Georges Cuvier<sup>6</sup>. De même que le célèbre naturaliste « pouvait reconstituer correctement un animal entier d'après

---

<sup>5</sup> Le professeur Challenger est l'un des personnages récurrents de Conan Doyle. Il rappelle un autre des professeurs d'Edimbourg, le professeur Rutherford, doté d'une tête énorme et d'une barbe carrée, orateur de talent mais maladivement timide en privé. Challenger est plus typé que son modèle, suprêmement intelligent, acariâtre, violent et ridicule avec le commun des mortels mais doux comme un agneau avec sa femme.

<sup>6</sup> *Dictionnaire culturel des Sciences*, Seuil Regard, Paris, 2001, p.441. Georges Cuvier (1769-1832), naturaliste français, fondateur de la paléontologie des Vertébrés, auteur notamment des « Recherches sur les ossements fossiles de quadrupède », un ouvrage essentiel dans lequel il démontre, par exemple, que les éléphants et les mammouths n'appartiennent pas à la même espèce.



un seul os minutieusement observé, de même l'observateur s'il a bien étudié un fait dans une série d'incidents devrait être capable d'énoncer ceux qui l'ont précédé et ceux qui lui succéderont »<sup>7</sup>. Il est donc parfaitement compréhensible que Conan Doyle ait souvent fait le choix d'introduire des animaux dans ses nouvelles, un choix judicieux, qui comble et le scientifique et le romancier (et le lecteur !).

Par ailleurs, afin d'approfondir un peu notre approche, nous aborderons également les écrits d'autres auteurs. Le personnage de Sherlock Holmes finit en effet par s'affranchir complètement de son créateur et son existence se vit (et se voit encore) enrichie par de nouvelles aventures que nous évoquerons dans le cadre défini. De même, l'holmesologie<sup>8</sup> ayant vu le jour, nous nous appuyerons à l'occasion sur certaines analyses faites par ceux pour qui le monde de Sherlock Holmes représente une véritable base d'étude. De nombreux auteurs sont ainsi partis des œuvres de Conan Doyle, le «Canon », pour écrire des enquêtes plausibles dans le contexte original ou tout simplement inventer de nouvelles histoires, allant des plus sérieuses aux plus farfelues. Il ne faut pas oublier non plus tous les nouveaux supports modernes (BD, films), lesquels contribuent à perpétuer la figure emblématique du détective auprès d'un large public pour qui le nom même de Conan Doyle n'évoque absolument rien.

Afin de conduire notre étude selon les axes précédemment définis, nous nous intéresserons aux animaux en fonction des contextes dans lesquels ils apparaissent. La première partie de ce travail sera consacrée aux animaux considérés comme une composante de l'époque (majoritairement victorienne puis edwardienne entre 1901 et 1914) et du lieu, la seconde recensera les animaux utiles à l'enquête, la troisième ceux intervenant directement dans l'énigme de manière prédominante et enfin, une quatrième partie plus conceptuelle évoquera la figure animale en tant que projection de l'homme.

<sup>7</sup> Conan Doyle, *Les aventures de Sherlock Holmes*, p.168.

<sup>8</sup> L'holmesologie fait figure d'une véritable science vouée à l'étude du monde de Sherlock Holmes. L'une des branches de cette discipline consiste à s'appuyer sur le postulat de l'existence réelle du détective, pour chercher à reconstituer sa vie, selon une logique baptisée « The Game ». Des sociétés holmesiennes ont vu le jour un peu partout dans le monde et restent aujourd'hui très actives.



**Première partie : Les animaux considérés comme  
une composante incontournable liée à l'époque et au  
lieu : l'Angleterre du XIXème siècle**

Une grande partie de l'intérêt suscité par une œuvre policière réside dans l'atmosphère que l'auteur crée autour de son intrigue. Les aventures de Sherlock Holmes ont pour théâtre des endroits variés : campagne, bords de mer, lande (cette lande du « Chien des Baskerville », plus inquiétante encore que celle de Charlotte Brontë dans « Les hauts de Hurlevent »), mais toutes restent des composantes de l'unité spatio-temporelle qu'est l'Angleterre victorienne.

Donc, nous nous trouvons confrontés à un pays et une époque dans lesquels les animaux tiennent une part importante au quotidien, en milieu urbain comme en milieu rural, faisant tour à tour office de moyen de transport, de loisir, de favoris et toujours confortablement installés dans des traditions immuables. L'animal qui occupe une place prépondérante dans un tel contexte est le cheval. Celui-ci, comme l'indique Denis Mellier dans son ouvrage « Sherlock Holmes et le signe de la fiction », apparaît plus de cinquante fois sous des formes multiples et a « donné naissance à une littérature secondaire non négligeable, dont une monographie danoise illustrée de trente et une pages »<sup>9</sup>. L'espèce équine tiendra donc une place importante dans cette partie où nous aborderons la présence des animaux non pas en fonction du choix de l'auteur, mais simplement comme composantes incontournables de la vie de Sherlock Holmes.

## **A) Un moyen de transport unique : les fiacres**

Le détective et son indéfectible acolyte Watson ne se déplacent qu'en fiacre. Tout comme leurs clients, comme les criminels et en fin de compte comme tout le monde dans le Londres de cette époque (entendons par « tout le monde » les personnes ayant déjà un certain niveau de vie, car il est bien convenu que les nombreux défavorisés de la grande ville, affamés et souffrant de la pauvreté se déplaçaient plutôt à pied). Les romans de Conan Doyle fourmillent de références multiples à ce moyen de transport, qui vivait alors ses dernières heures de gloire. Qu'il s'agisse d'allusions purement narratives ou de citations plus raisonnées, au cœur du canevas de l'intrigue, il serait impossible de compter le nombre de fois où les fiacres sont mentionnés.

### **1) L'histoire des fiacres**

Sous le règne de Victoria, très peu de londoniens possédaient une voiture particulière tirée par leurs propres chevaux : cet avantage se trouvait réservé à une couche extrêmement privilégiée de la société de l'époque. Bien qu'à la pointe de l'urbanisme, Londres était en matière de transport très en retard sur l'autre capitale européenne rayonnante de l'époque, à savoir Paris. Peut-être du fait de l'étroitesse des rues de la ville. Quoi qu'il en soit, le premier omnibus tiré par trois chevaux n'apparut à Londres qu'en 1829. On ne voit jamais Holmes dans un omnibus et pourtant, ses aventures se déroulent près de 50 ans plus tard. Avant 1829, et pendant encore une assez longue période après cette date, les hackneys carriages détenaient le monopole des transports londoniens. Le fiacre était un véhicule léger, monté sur deux roues et attelé à un cheval. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, il était souvent mal entretenu avant d'évoluer vers le cabriolet, plus élégant et inspiré du modèle français. Le fiacre se ferma alors à l'avant pour s'adapter aux rigueurs du climat anglais, et passa de deux roues initiales (le modèle Hansom- cf Figure 1) à quatre roues (le modèle Brougham- cf Figure 2). Au

---

<sup>9</sup> Mellier, *Sherlock Holmes et le signe de la fiction*, p.63.

début, le prix de la course était variable et donné par le cocher qui cherchait souvent à se faire payer plus que son dû. Ceci conduisit à l'instauration de tarifs fixes indiquant de manière précise les prix des courses en fonction des distances parcourues. Charing Cross avait été choisi comme centre d'un cercle fictif de quatre miles (The Four Miles Circle) qui servait de base de calcul pour les tarifs. Ceux-ci tenaient également compte du coût de l'entretien des animaux : un cheval coûtait à l'époque vingt livres, avec un rythme de renouvellement de trois à quatre ans (les animaux se fatiguaient très vite du fait du rythme éprouvant qui leur était imposé), sans oublier la nourriture qui était très chère. Rapidement, les fiacres furent appelés « cabs » par les Anglais et se multiplièrent.<sup>10</sup>



**Figure 1 : Fiacre de type Hansom**  
(Haydn webb Carriages)



**Figure 2 : Fiacre de type Brougham**  
(The Kinross Carriageworks)

## **2) La présence des fiacres dans les énigmes holmesiennes**

Dans la première aventure de Holmes, une des toutes premières mises en œuvre de cette « science de la déduction » propre au détective se rapporte à l'observation de traces laissées par un fiacre. « Pas d'erreur possible [...] La première chose que j'ai remarquée en arrivant là-bas, c'est que les roues d'une voiture avaient creusé deux ornières près de la bordure du trottoir ; or, jusqu'à la nuit dernière, nous n'avions pas eu de pluie depuis une semaine ; par conséquent, les roues qui ont laissé une empreinte si profonde ont dû passer la nuit dernière. Il y avait aussi la marque des sabots : le dessin de l'un d'eux était net ; le fer était donc neuf. »<sup>11</sup> Cette démonstration qui laisse Watson béat d'admiration se renouvelle à plusieurs reprises. Elle permet à l'auteur d'utiliser son personnage dans le registre où il est le plus à l'aise et qui produit à chaque fois (et devant un auditoire varié) la même stupeur. Nous verrons par la suite que l'étude des empreintes est très présente dans l'œuvre de Doyle, ce qui n'est guère surprenant, tant la démarche consistant à identifier un animal par les traces laissées sur un sol meuble relève de la méthode holmesienne.

Dans la nouvelle intitulée en français « Le pouce de l'ingénieur », ce ne sont pas les empreintes mais les chevaux du fiacre eux-mêmes, qui aiguillent le détective vers la bonne piste. Holmes commence par interroger son client, qui n'est autre que la victime. Ce jeune

<sup>10</sup> Peillard, *La vie quotidienne à Londres au temps de Nelson et de Wellington 1774-1857*, p. 86-89.

<sup>11</sup> Conan Doyle, *Une Etude en rouge*, p. 51.

homme a été emmené un soir en fiacre vers le théâtre des évènements dont il estime, d'après la durée du voyage qu'il se trouve à une certaine distance de la gare: « Il n'y avait qu'un seul cheval ? – Oui, un seul. -Avez-vous remarqué de quelle couleur il était ? – [...] C'était un alezan.- Etait-il frais ou semblait-il fatigué ? - Oh, très frais, et il avait le poil fort brillant »<sup>12</sup>. Ainsi, Holmes parvient à établir que le lieu du crime se trouve en réalité plus près que ce qu'on voulait faire croire, puisque le cheval censé en venir était en pleine forme. La victime a été abusée par des aller-retour, que le conducteur du fiacre a fait réaliser au cheval pour suggérer une longue distance.

Le fiacre offre un double recours dans la recherche d'indices puisqu'aux empreintes du cheval s'ajoutent celles des roues. Il représente donc le moyen de transport idéal pour un roman policier.

## **B) L'Angleterre : le premier pays des courses de chevaux**

Les Anglais furent des pionniers de l'histoire du turf qui occupe aujourd'hui une place importante dans la plupart des pays développés. Cette discipline revêt plusieurs aspects expliquant sa popularité: elle passionne le peuple (qui peut jouer et tenter de s'enrichir), les nantis (qui investissent dans leurs chevaux des sommes astronomiques) et les criminels (comme toute possibilité de pactole). Dans le contexte culturel des aventures de Sherlock Holmes, au romancier désireux de créer des interactions avec des auteurs de troubles, le milieu des courses offre une opportunité rêvée. L'auteur ne s'en prive donc pas et à maintes reprises le détective comme le lecteur ont affaire aux chevaux de courses, qu'ils soient seulement mentionnés ou qu'ils soient au cœur de l'énigme.

### **1) Les Anglais et les courses de chevaux**

Le milieu des champs de course est très prisé des Anglais, dont on connaît (usurpée ou non), la réputation d'ostentation, de luxe et d'élégance affichés, de goût du grandiose. Les courses de chevaux comblent toutes ces aspirations et s'inscrivent en plus dans un cadre ludique, avec des enjeux importants. Il n'en faut pas plus pour que le sport concerné soit considéré très tôt en Angleterre comme une distraction nationale de haute noblesse.

Entre 1778 et 1814, de grandes courses telles que celles de Doncaster ou de St Léger, où les chevaux de 4 ans se devaient de faire leurs preuves, firent leur apparition. L'originalité de ce type de loisir résidait dans le fait qu'on y voyait se côtoyer toutes les classes de la société, chacun pariant selon ses moyens et pour des objectifs différents mais tous avec la même ferveur. En 1830, apparut la première course avec obstacles, le steeple-chase, où il n'était pas rare que l'animal et son cavalier fassent des chutes spectaculaires, souvent gravissimes. A tel point qu'à cette époque, les jockeys refusaient de monter pour un propriétaire et que ce dernier prenait lui-même part à la course.

Tout un folklore prit alors naissance, à commencer par l'organisation des manifestations. En effet, l'aristocratie assistait aux courses depuis des pavillons en retrait, alors que pauvres et cochers se trouvaient au milieu des voitures placées en rangs. Les abords

---

<sup>12</sup> Conan Doyle, *Le diadème de Bérlys*, Libro, 1998, p. 48.

du champ étaient surveillés par des forces de police et le parcours signalé par des poteaux mobiles. Certains de ceux-ci étaient spécialement plus hauts et les parieurs pouvaient s'en approcher pour examiner les chevaux à loisir. Les paris ne concernaient pas uniquement les courses du jour, mais aussi celles à venir. Même des chevaux encore à naître, dont les parents étaient connus pour leurs performances faisaient l'objet de spéculations enfiévrées.

Un cheval et son propriétaire pouvaient se trouver figés dans une gloire éternelle grâce à l'exécution de leurs portraits. Les plus célèbres pur-sang furent Eclipse et Gimorack (vainqueur successif de quatre des plus grandes courses de l'époque). Les peintres qui immortalisaient ces champions gagnaient eux aussi une immense notoriété. (comme Marshall ou John Fernely senior)

Le milieu hippique en Angleterre vit naître à cette époque une tradition et un langage spécifiques qui furent ensuite adoptés partout dans le monde où la mode des courses se répandit.<sup>13</sup>

## **2) Holmes, Watson et les courses de chevaux**

L'holmesologie, cette étude très sérieuse vouée à l'univers de la créature de Conan Doyle, s'est penchée sur l'aspect « hippologique » de la vie de Holmes et des auteurs en ont tiré la conclusion que « Holmes avait la passion, et n'ignorait rien, de la branche chevaline du règne animal »<sup>14</sup>. On assiste, dans l'« Aventure des joueurs de cire », à une discussion entre Holmes et Watson, laquelle semble d'abord infirmer puis confirmer cette théorie, puisque Holmes déclare : « Je ne suis pas un spécialiste du turf. Toutefois, je me rappelle que Sir Gervase gagna une fortune au Derby de l'année dernière »<sup>15</sup>. Il s'ensuit une discussion animée révélant que les deux compères bien qu'ils s'en défendent, connaissent courses et chevaux plus qu'en simples amateurs. Dans « L'aventure de Shoscombe old place » Holmes pose à Watson la question suivante « Etes vous compétent en courses de chevaux ? ». A quoi le fidèle acolyte répond de manière révélatrice : « Je devrais l'être. La moitié de ma pension d'invalidité y est passé »<sup>16</sup>. Toute cette histoire repose, par ailleurs, sur les espoirs placés dans un poulain pour sauver un homme de la ruine : « il joue toute sa vie dessus », parfaite illustration dans son côté le plus amer de l'importance des courses.

Holmes se trouve donc souvent confronté, de gré ou de force, aux troubles machinations qui se trament dans l'ombre des chevaux de courses. Et cela, bien que l'insensible détective semble afficher à cet égard le même détachement que pour toutes les choses de la vie. Ceci apparaît dans « L'aventure des sept horloges » où, après avoir lu le journal, Holmes prononce cette phrase qui résume en tout point (et avec l'humour désabusé dont Conan Doyle l'a doté) l'engouement des Anglais pour le turf : « Ici, nous trouvons je ne sais combien de colonnes consacrées à la prochaine saison de course ; pour une raison qui

---

<sup>13</sup> Chastenet, *La vie quotidienne en Angleterre au début du règne de Victoria 1837-1851*, p. 252-267.

<sup>14</sup> Mellier, *Sherlock Holmes et le signe de la fiction*, p. 63.

<sup>15</sup> Conan Doyle, Dickson Carr, *Les exploits de Sherlock Holmes*, p. 73-74.

<sup>16</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes-La pensionnaire voilée*, p. 114.

m'échappe, le public anglais s'étonne perpétuellement qu'un cheval puisse courir plus vite qu'un autre. »<sup>17</sup>

### **C) Une Angleterre rurale entre chasse et traditions**

Il n'est pas rare que les pérégrinations de Holmes et Watson les conduisent dans les lieux les plus reculés et les plus ruraux d'Angleterre. Conan Doyle se plaît à décrire ces endroits tantôt pittoresques, tantôt inquiétants où se jouent des intrigues entre des personnages issus de toutes les classes sociales, depuis le riche propriétaire jusqu'à l'autochtone analphabète. Le lecteur découvre ainsi un aspect très particulier de la vie en Angleterre, ancrée dans des traditions héritées du Moyen-Âge. Les animaux sont peints sur les enseignes des auberges de fortune auxquelles ils donnent leurs noms, ils ornent les blasons familiaux, ils sont chassés avec passion et ils gardent fidèlement domaines et fermes.

#### **1) Les auberges de campagne**

L'enseigne d'une auberge fait figure de phare pour le voyageur harassé : celui-ci pourra s'y restaurer, boire, parler, se chauffer et dormir. La plupart du temps, figuraient sur ces enseignes des dessins d'animaux se rapportant au nom de l'établissement, reconnaissables et appelant l'œil. Le choix de l'animal rappelait les mœurs de l'époque, comme pour l'auberge du « Coq de combat » ou celle du « Taureau rouge » (mentionnées dans « L'école du prieuré ») ou encore se rapportaient aux armoiries du squire, propriétaire des terres entourant le village.<sup>18</sup> Dans « L'aventure du sombre baronnet », Holmes et Watson trouvent « de quoi se loger confortablement à l'auberge des Trois-Hiboux »<sup>19</sup>, le hibou étant l'animal porte-bonheur de la riche famille des lieux.

Ce genre de détails n'apporte rien à l'histoire, mais restitue de manière précise le cadre rural de l'époque, aussi peu moderne que possible puisque l'on retrouve le même type de description dans les romans historiques médiévaux de Conan Doyle comme « Sir Nigel » ou « La compagnie blanche ». Dans ce dernier ouvrage, l'auteur consacre un long passage à l'enseigne d'une auberge, « L'Emerillon bigarré » et décrit le dessin réaliste que son personnage peint afin d'illustrer au mieux le nom de l'établissement. « Regardez son œil rouge [...] Oui et ce bec entrouvert ! Et l'aile aux plumes hérissées [...] C'est l'oiseau tout vivant. »<sup>20</sup> Cette signalétique a perduré jusqu'à l'époque victorienne durant laquelle elle était encore de rigueur dans les campagnes.

---

<sup>17</sup> Conan Doyle et Dickson Carr, *Les exploits de Sherlock Holmes*, p. 9.

<sup>18</sup> Violet, *Les animaux dans les enseignes de restauration*

<sup>19</sup> Conan Doyle et Dickson Carr, *Les exploits de Sherlock Holmes*, p. 151.

<sup>20</sup> Conan Doyle, *La compagnie blanche*, p. 77.



## 2) Une nation de chasseurs

La chasse était un sport très cher au cœur des victoriens qui y trouvaient, comme dans les courses, un exutoire à leur passion du jeu et du sport, ainsi qu'une forme de communion avec la nature collant à leur désir d'authenticité. Les parties de chasse étaient de véritables événements, qui réunissaient l'aristocratie et permettaient aux meilleurs d'acquérir respect et gloire. Les chasses au lièvre, très populaires, étaient souvent précédées de paris, sur lesquels les participants tombaient d'accord avant de confier à un juge (envoyé par le Grey Hound Club ou Club des lévriers) le soin de veiller au respect des règles : deux chiens étaient lâchés pour un lièvre et seulement une fois que la proie repérée se trouvait à une distance d'environ deux cents mètres. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le gagnant n'était pas forcément le chien qui attrapait le lièvre mais celui qui le dépassait. Les possesseurs de lévriers chasseurs vouaient à leurs chiens une véritable adoration et les traitaient comme de véritables animaux de concours. Rien n'était trop beau pour leurs champions, ni les manteaux pour pallier la finesse de leur fourrure, ni le transport en voiture jusqu'au lieu de chasse. Les lévriers étaient immédiatement plongés dans des bains tièdes en fin de course et des soins réguliers leurs étaient prodigués pour les garder dans une forme optimale. Comme pour les chevaux, la peinture immortalisait les plus belles parties de chasse. Le sport cynégétique par excellence était la chasse à courre, pour le renard essentiellement, à laquelle s'adonnait « non seulement les seigneurs ou gentlemen en habit rouge et bottes à revers et leurs femmes ou filles en longues jupes d'amazone, mais aussi leurs fermiers, leurs clergymen familiers [...] »<sup>21</sup>.

Il n'est pas fait mention de ces mœurs dans les romans de Conan Doyle, mais en revanche les figures de chasseurs sont nombreuses. Dans l'énigme du « Gloria Scott », Holmes décode le message suivant : « Plus de difficultés : rien comme gibier à Londres pour faire la concurrence. Hudson ton représentant a très bien vendu les faisans, la faisane et la mèche de fouet. Ta perdrix rouge seule a la chance de pouvoir quitter cette semaine l'élevage d'Angleterre »<sup>22</sup>. Le détective en déduit que le rédacteur de cette absurde missive a employé les premiers mots qui lui venaient à l'esprit et qu'il s'agissait donc d'un fanatique de chasse ou d'un passionné d'élevage.

Les descriptions des demeures victoriennes incluent une gigantesque cheminée, des tapisseries et des têtes de cerfs. Tout propriétaire terrien se devait d'être chasseur. Mais, bien que cela implique la présence d'armes dans toutes les maisons, une telle piste n'est pas exploitée par Conan Doyle comme vecteur de crime. Il ne l'emploie, comme les auberges, que comme un élément descriptif ajoutant au réalisme du cadre.

La pêche était tout aussi prisée des victoriens et dans l'« Aventure de Shoscombe place » c'est la couverture que choisit le détective pour se fondre dans le décor et tenter d'obtenir des informations : « Je vous propose donc d'offrir à notre hôte un verre de son vin, et de lui tenir des propos élevés sur les anguilles et les vaudoises, conversation qui lui ira droit au cœur. On ne sait jamais : en bavardant, nous apprendrons peut-être quelque chose d'utile. »<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> Chastenet, *La vie quotidienne en Angleterre au début du règne de Victoria 1837-1851*, p. 50.

<sup>22</sup> Conan Doyle, *Souvenirs sur Sherlock Holmes*, p. 148.

<sup>23</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 127.

### 3) Les favoris de ces dames

Les reproductions de l'époque victorienne montrent la place importante tenue par les chiens au sein de la bonne société. Car si les chiens étaient présents partout dans les fermes, (le même bâtard polyvalent gardant la demeure, aidant à la conduite du bétail et chassant), la gentry anglaise vouait également un amour immodéré à ces carnivores « qu'on rencontre partout, toujours choyés, toujours traités comme des personnes humaines, voire mieux que des personnes humaines »<sup>24</sup>. L'aristocratie féminine s'était entichée quant à elle des petits chiens décoratifs, dont le pedigree témoignait de leur richesse et qui sans doute meublaient des journées longues et oiseuses. Dans les romans de Conan Doyle, on trouve plusieurs mentions de ces favoris plus ou moins intégrés à l'intrigue. Ainsi, dans l'« Aventure de Shoscombe place », Holmes s'étonne de la soudaine agressivité du petit épagneul envers sa maîtresse idolâtrée, et déjoue le stratagème mis sur pied en se basant sur cette observation qui l'interpelle immédiatement. Notons au passage que si la traduction française parle d'épagneuls (spaniels en anglais), il n'est pas précisé de quel type d'épagneuls il est question. Watson précise seulement, au début de la nouvelle, que le manoir de Shoscombe est réputé pour ces chiens « Vous en entendez parler à chaque exposition canine. La race la plus pure d'Angleterre. Ils sont l'orgueil de la châtelaine de Shoscombe Old Place »<sup>25</sup>. Ce couplet dithyrambique est repris par le paysan auquel le chien a été donné : « il n'y en a pas un de plus beau dans toute l'Angleterre ». On peut toutefois avancer l'hypothèse que la race d'épagneul dont il est question dans la nouvelle soit le King-Charles spaniel, très populaire à l'époque en Angleterre.

C'est d'ailleurs un chien appartenant sans doute à la même race (mais les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point, certains affirment qu'il s'agissait en réalité un carlin blanc) qui fut le premier à être baptisé Pompey, nom que porte également le chien utilisé par Holmes dans une des ces enquêtes. Le « premier » Pompey appartenait à Guillaume d'Orange (dit le Taciturne) venu aux Pays-Bas en 1572 pour soutenir son frère Louis de Nassau contre les Espagnols. Cet animal est resté célèbre dans les mémoires, car c'est lui qui donna l'alarme in-extremis lorsqu'un raid de 600 arquebusiers espagnols parvint à infiltrer les lignes hollandaises en trompant la vigilance des sentinelles. Depuis, Pompey est un nom fréquemment donné à la gent canine dans les pays anglo-saxons<sup>26</sup>.

Dans l'aventure du « Manoir de l'abbaye » un homme est assassiné dans d'étranges circonstances qui motivent l'intervention de Holmes. Alors que le détective cherche à obtenir des renseignements sur la victime, on lui apprend que celle-ci pouvait devenir violente sous l'emprise de l'alcool. Afin d'illustrer ces propos, le témoin interrogé informe le détective qu'« il y a eu un scandale à propos d'un chien qu'il a inondé d'essence et qu'il a brûlé vif... Le chien de Lady Brackenstall, ce qui n'arrangea rien entre eux ! L'affaire fut étouffée mais pas sans mal. »<sup>27</sup> De même, dans « La crinière du Lion », on apprend qu'un des suspects avait un jour fait passer par la fenêtre le petit chien de la victime.

---

<sup>24</sup> Chastenet, *La vie quotidienne en Angleterre au début du règne de Victoria 1837-1851*, p. 51.

<sup>25</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 124.

<sup>26</sup> Mattei, *100 chiens de légende*

<sup>27</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p. 299.

Dans les deux exemples précédents, pour dépeindre des hommes de nature violente ou au moins impulsive, l'auteur se base sur des méfaits perpétrés sur les animaux de compagnie chéris. Les chiens constituent donc, en l'occurrence, les témoins involontaires d'une noirceur de caractère indéniable.

#### 4) Les animaux exotiques

A l'époque victorienne, le colonialisme bat son plein. L'Inde est anglaise et les métropolitains sont fascinés par tout ce qui provient des pays lointains et inconnus, en particulier par tout ce qui est rare<sup>28</sup>. Nombreux sont les officiers ayant servi aux Indes ramenant en Angleterre des animaux étranges et inconnus. Holmes croise ainsi le docteur Roylott qui a « une passion pour les animaux des Indes ; un correspondant lui en envoie régulièrement. En ce moment, il a un guépard et un babouin en liberté dans son domaine : ces bêtes autant que leur maître terrorisent les villageois »<sup>29</sup>. La thématique des animaux exotiques est récurrente, ainsi dans l'aventure de « La pensionnaire voilée » qui se déroule dans le milieu du cirque avec le lion Sahara King, « L'homme tordu » et sa mangouste et « L'aventure de Wisteria Lodge » où le criminel est surnommé le Tigre de San Pedro. (« il avait mérité ce surnom parce qu'il avait été le tyran le plus ignoble et le plus assoiffé de sang qui eut jamais gouverné un pays [...] »<sup>30</sup>)

Nous reviendrons par la suite sur plusieurs de ces aventures, mais on peut signaler dès à présent le fait que Conan Doyle manque souvent de précision sur les animaux qu'il mentionne et sur leur lieu d'origine, allant jusqu'à commettre quelques inexactitudes. Le romanesque prend alors le pas sur la réalité.

Néanmoins, il est tout à fait exact que les Anglais aisés se piquaient d'intérêt pour les espèces venues d'ailleurs. Pour exemple le zoo de Regent's park, incontournable promenade du dimanche où les londoniens allaient admirer en famille toutes sortes d'animaux. Ce jardin zoologique bénéficiait déjà, pour l'époque, d'un équipement tout à fait exceptionnel avec un système de chauffage perfectionné pour les éléphants et des emplacements très spacieux. Un tel confort n'existait certes pas dans la plupart des maisons...<sup>31</sup>

Les aventures de Sherlock Holmes se déroulent dans un cadre propice à la présence de nombreux animaux. Les interactions entre ces derniers et les hommes font partie du quotidien. Arthur Conan Doyle les évoque de ce fait tout naturellement à plusieurs reprises et ils tiennent lieu d'éléments indispensables à une représentation précise de l'univers du détective.

---

<sup>28</sup> Carre, *La grande Bretagne au XIXème siècle*

<sup>29</sup> Conan Doyle, *Trois aventures de Sherlock Holmes*, p. 119.

<sup>30</sup> Conan Doyle, *Son dernier coup d'archet*, p. 40.

<sup>31</sup> Peillard, *La vie quotidienne à Londres au temps de Nelson et de Wellington 1774-1857*, p. 44-45.



**Deuxième partie : Les animaux utiles à l'enquête en  
qualité d'éléments aidant à la résolution du mystère**

Au cours de la première aventure de Sherlock Holmes, le docteur Watson, intrigué par les activités de son nouveau colocataire (dont il ne connaît pas encore la profession), dresse une liste des connaissances et lacunes de celui-ci, pour tenter de percer le mystère de ses étranges agissements.

La liste suivante en résulte.<sup>32</sup>

#### SHERLOCK HOLMES

Ses connaissances :

1. En littérature : Nulles
2. En philosophie : Nulles
3. En astronomie : Nulles
4. En politique : Faibles
5. En botanique : Spéciales. Est calé sur la belladone, l'opium, tous les poisons en général. Ne connaît rien au jardinage.
6. En géologie : Pratiques mais restreintes.
7. En chimie : Approfondies.
8. En anatomie : Exactes, mais sans système.
9. En littérature à sensation : Immenses.
10. Joue bien du violon.
11. Est très adroit à la canne, à la boxe, à l'escrime.
12. A une bonne connaissance pratiques des lois anglaises.

Notons que les compétences du détective en matière de zoologie ne figurent pas à l'inventaire. Il est possible de compléter cette liste, notamment par la mention des connaissances du détective en matière d'ichnologie ou science des empreintes. En effet, les acquis hétéroclites recensés par Watson ont pour objectif l'interprétation de tout indice, quelle que soit sa nature. L'identification des empreintes d'animaux s'inscrit parfaitement dans cette optique et Holmes ne peut pas s'en désintéresser. Il se livre même avec brio à ce type d'exercice. Non content de s'aider des empreintes visibles, Holmes ne néglige pas pour autant un aspect tout à fait particulier de la recherche d'indices, devant lequel l'homme est impuissant, mais où l'animal (en l'occurrence, le chien) représente la seule et unique solution : les indices olfactifs ! Plusieurs fois, des chiens limiers seront mis à contribution pour la résolution d'un mystère et joueront un rôle crucial.

## A) Les chiens limiers

### 1) Définition

Le terme de « limier » provient du vieux français « liem », qui désignait la laisse d'un chien. En vénerie, le limier était un chien dressé à débusquer et à lancer le gibier. On le menait attaché à l'extrémité d'une laisse et l'animal était censé flairer et trouver la piste d'un seul animal, les règles strictes de la chasse imposant de ne poursuivre qu'une seule proie à la fois. (cf Figure 3) Les qualités d'un tel chien incluaient un odorat fin, le fait de ne pas donner de la voix et la hardiesse. A partir du début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le terme de limier désigne aussi toute personne qui suit une piste, et au XIX<sup>ème</sup> siècle le Littré en donne la définition

---

<sup>32</sup> Conan Doyle, *Une étude en rouge*, p. 31.

suiivante : « Gros chien de chasse avec lequel le veneur quête et détourne la bête pour la lancer quand on veut la courir. Espion » Les aventures durant lesquelles Holmes a recours aux talents de tels chiens sont nombreuses. Les limiers lui permettent alors de progresser dans ses enquêtes.



***Figure 3 : Un limier à l'œuvre***  
(SIMON,1992)

## **2) Les races des limiers dans les enquêtes**

L'épisode le plus marquant de l'utilisation des capacités d'un limier se trouve dans « Le signe des quatre ». En effet, Holmes note sur les lieux du crime la présence d'empreintes odorantes laissées par un individu ayant de toute évidence marché dans de la créosote. Cette substance est constituée de centaines de composés, dont le groupe le plus important est celui des hydrocarbures aromatiques polycycliques (HAP)<sup>33</sup>. La découverte de traces de créosote (dont l'odeur est forte et caractéristique) réjouit Holmes car il sait qu'il va pouvoir utiliser, Toby, « un curieux bâtard doté d'un odorat étonnant » duquel « il préfère l'aide à celle de tout Scotland Yard »<sup>34</sup>. Cette remarque teintée d'ironie à l'égard des détectives officiels au service de Sa Majesté n'est pas surprenante chez Holmes qui leur témoigne peu d'estime. On notera au passage l'absence de pedigree de Toby ainsi décrit par Watson: « Toby était vraiment laid ! Il avait les oreilles pendantes, le poil long et il marchait avec un dandinement disgracieux ; moitié épagneul moitié berger, il avait le poil blanc et roux. »<sup>35</sup> Par ailleurs, le propriétaire de Toby est également haut en couleur et ajoute une touche d'excentricité à l'ensemble. Il s'agit d'un empailleur gardant chez lui, en plus de ses réalisations, un grand nombre d'animaux vivants de tout poil, plume ou écaille : « Elevant sa bougie, il avança lentement parmi la curieuse faune animale qu'il avait rassemblé autour de lui. A la lueur incertaine et dansante de la flamme, je vis, sortant de chaque fente ou recoin, des yeux vifs qui nous regardaient. Même les poutres au-dessus de nos têtes, étaient parées de volailles d'allure solennelle qui, dérangées dans leur sommeil, changeaient paresseusement de position

---

<sup>33</sup> Au cours de la nouvelle intitulée « La maison vide », on assiste à la résurrection du détective et l'on apprend que Holmes, durant les trois années de sa disparition s'est livré à diverses activités, dont « quelques mois à faire des recherches sur les dérivés du goudron de houille dans un laboratoire de Montpellier » (Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p.15.) Par ailleurs, la chimie fait partie des qualités recensées par Watson dans la liste concernant son colocataire et ami.

<sup>34</sup> Conan Doyle, *Le signe des quatre*, p. 67.

<sup>35</sup> Conan Doyle, *Le signe des quatre*, p. 71.

d'une patte sur l'autre. »<sup>36</sup> L'absence de pedigree est une constante chez tous les chiens utilisés par Holmes, dans les nouvelles écrites par Conan Doyle lui-même. Ainsi, au cours de l'aventure intitulée « Un trois quart a été perdu », Holmes s'octroie les services d'un Pompey « chien trapu, aux oreilles pendantes, blanc et jaune, qui tenait le milieu entre un basset et un lévrier », qui semble pour le moins original dans sa morphologie. Cela n'empêche pas Holmes de le présenter comme « l'orgueil des chiens courants, il n'a pas son pareil pour suivre une piste, mais il n'a rien d'un champion de vitesse ».<sup>37</sup>

En revanche, dans le roman apocryphe « Le rat géant de Sumatra », ce sont deux Saint-Hubert, Nip et Tuck, empruntés par Holmes à Scotland Yard, qui se chargent de retrouver la piste des suspects<sup>38</sup>. On peut sans doute attribuer cette promotion raciale au fait que les deux chiens sont pour une fois des limiers « officiels », tandis que les précédents étaient seulement des animaux dotés d'un flair hors norme et appartenant à des particuliers. Dans « Le rat géant de Sumatra », Holmes livre d'ailleurs une description détaillée des deux chiens à Watson, prouvant une fois de plus l'éclectisme de ses connaissances : « L'ancêtre de la race, le chien Saint-Hubert, trouve son origine dans les abbayes de France. C'est un descendant des chiens de chasse du temps de Charlemagne. Le nom dont nous l'avons baptisée en Angleterre est Blood-Hound, chien de sang. Mais ce nom ne fait pas référence à leur goût pour le sang, pas plus qu'à leur talent pour suivre les pistes sanglantes. . [...] Le nom de Blood-Hound est utilisé dans le même sens que pur-sang. C'est-à-dire qu'il indique une stricte hérédité et un long lignage car les qualités de cette race sont très appréciées. »<sup>39</sup> Le Saint-Hubert est sans doute en effet l'une des premières races de chien utilisés comme limiers, sa lenteur étant compensé par un flair exceptionnel.<sup>40</sup> Dans le même roman, Watson est guidé par un petit terrier, Clancy, vers son maître mort. Le chien parvient à se repérer à travers une forêt réputée pour être un véritable labyrinthe.

Les figures de chiens capables de suivre une piste sont donc particulièrement variées dans les enquêtes du détective, ce qui tient purement du roman. En effet, seuls des animaux entraînés sont aptes à servir en criminologie.

### 3) Les limiers en action

Les chiens dont se sert Holmes sont hors normes, non dressés et résultant d'un mélange complexe de plusieurs races. Pourtant, donnez-leur n'importe quelle odeur à identifier, ils seront capables de suivre une piste. De tels animaux forcent l'admiration, mais n'en restent pas moins fictifs. Il est certain que l'emploi des chiens pisteurs dans les enquêtes policières est de nos jours fort réduit : de nouvelles technologies mécaniques, électroniques, biologiques ou satellitiques, les ont supplantées. Pourtant, il est des cas où un animal entraîné peut encore rendre de fiers services, l'olfactif restant leur domaine exclusif (exception faite de l'emploi de biocapteurs de type « nez électroniques »). La brigade des stupéfiants ne s'y trompe d'ailleurs pas. Mais les chiens concernés subissent, dès leur plus jeune âge, un

---

<sup>36</sup> Conan Doyle, *Le signe des quatre*, p. 71.

<sup>37</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p. 286.

<sup>38</sup> Boyer, *Le rat géant de Sumatra*

<sup>39</sup> Boyer, *Le rat géant de Sumatra*, p. 65-66.

<sup>40</sup> Simon, *Le Grand catalogue des chiens du monde*, p.67.



entraînement drastique. En général, on commence à dresser les chiots de plus de six mois, une fois que la denture adulte est mise en place.

Il existe des chiens pisteurs de concours, chargés de démontrer leur habileté devant un public, sans aucune application pratique, uniquement pour le spectacle. Ces animaux travaillent seuls. Le dressage d'un chien de pisteur « professionnel » est bien différent, puisqu'il doit être capable de suivre des pistes dites « froides », c'est-à-dire dont l'existence date de plusieurs heures à plusieurs jours. Par ailleurs, il est suivi par son maître qui le tient le plus souvent à l'aide d'une laisse d'environ vingt mètres dans sa longueur maximale. Ces chiens là sont ceux de Holmes. Mais, avant qu'ils soient capables de traquer les odeurs, de les débrouiller de l'écheveau olfactif complexe que devait représenter l'atmosphère londonienne, un travail long, patient, ardu, (pour le chien comme pour son dresseur) doit être effectué. L'apprentissage commence avec des pistes courtes, en ligne droite, un objet caché au bout. Peu à peu, on allonge la piste, on ajoute un angle d'abord proche de l'objet à trouver, puis de plus en plus éloigné et on multiplie les angles. Dès que le chien est en mesure d'effectuer ces exercices sans aucune difficulté, on l'habitue à conduire sa recherche à une allure modérée, de façon à ce que son maître puisse le suivre, d'abord en le reprenant en laisse puis en lui laissant de plus en plus de liberté. Pour obtenir un bon pisteur, on s'attachera ensuite à faire travailler le chien sur des sols différents, à divers moments de la journée (le matin, le sol retient mieux les effluves) jusqu'à ce qu'il soit capable de suivre la plupart (si ce n'est la totalité) des pistes qu'on lui soumet. Tout cet apprentissage est long, plus ou moins selon les qualités individuelles de l'animal, mais jamais facile.<sup>41</sup>

## **B) Les empreintes**

Le travail d'un détective repose sur la recherche minutieuse d'indices permettant de reconstituer une suite d'évènements. C'est un jeu auquel Holmes excelle, faisant toujours en sorte d'arriver le premier sur les lieux du crime de façon à ce que la police officielle n'ait pas le temps, (comme il le dit souvent) d'effacer des preuves cruciales. Combien de fois, en effet, le détective ne déplore-t-il le peu de soin qu'ont pris Lestrade ou Gregson, (les deux figures policières récurrentes dans le « Canon ») à préserver les éventuelles traces laissées par un suspect. Dans ce cadre, l'étude des empreintes animales se révèle d'une importance capitale et ainsi que nous l'avons déjà spécifié, elle relève d'une démarche typiquement holmesienne.

### **1) L'ichnologie**

« L'art de repérer les traces des animaux sauvages est aussi vieux que l'humanité, car la survie même des hommes primitifs dépendait de la possibilité de pister les proies potentielles à travers les signes les plus infimes imprimées dans le sol. »<sup>42</sup> Au fil du temps, cette connaissance s'est perdue avec la sédentarisation des peuples et l'affranchissement de l'homme vis à vis de la nature, à tel point que dans le monde moderne (dont l'époque victorienne fait bien entendu partie), être capable d'identifier les empreintes animales tient surtout du passe-temps. Les derniers à maîtriser cette discipline sont sans doute les chasseurs, les braconniers... et les détectives.

<sup>41</sup> Guarin, *Elevage et dressage des chiens de garde et de police*

<sup>42</sup> Chazel et Da Ros, *L'encyclopédie des traces d'animaux d'Europe*, p. 7.

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, seuls les nobles chassent : la vénerie et ses traditions sont l'apanage des seigneurs. Des hommes appelés « pisteurs » qui travaillent au service de la noblesse, sont chargés d'identifier les pistes animales. Depuis le Moyen-âge, des spécialistes des traces et indices sont attachés au roi : ainsi en est-il des « luparii », ancêtres des louvetiers appartenant à un corps créé par Charlemagne. Par la suite, leur savoir s'est peu à peu perdu. Plusieurs disciplines en rapport avec l'animal ont cependant beaucoup à tirer de l'enseignement apporté par les empreintes. Ainsi, aux Etats-Unis, des paléontologues ont-ils pu reconstituer une scène de prédation au Jurassique grâce à des empreintes fossiles. D'un point de vue éthologique, la connaissance de certains comportements animaux dépend des traces qui en résultent. Enfin, pour l'écologie, l'étude des empreintes est très riche en enseignements, puisqu'elle permet de déduire des profils de population (sexe, âge etc...) ainsi que les déplacements géographiques de celles-ci.<sup>43</sup>

## 2) Méthode de détermination d'une empreinte

Nous ne présenterons ici qu'une méthode globale, selon ses différentes étapes, afin de donner une idée précise du cheminement de pensée attribuable à Sherlock Holmes.

- la première étape consiste à distinguer les empreintes de mains, les empreintes de pelotes digitales (ou coussinets) et les empreintes de sabots. (cf Figure 4)
- la seconde étape permet de subdiviser chaque type d'empreintes en deux groupes.(cf Figures 5, 6 et 7)

Suite à cela, un enchaînement logarithmique permet de réduire les champs d'investigations pour parvenir finalement, en se replaçant dans le contexte, à une conclusion plus ou moins satisfaisante. Tel est (sans entrer dans les détails) le principe général d'identification utilisé. De nombreux autres facteurs viennent compléter les considérations anatomiques :

- en rapport avec l'animal lui-même : poids, âge, sexe, état physique, vitesse de déplacement
- en rapport avec la nature du sol : malléabilité, pente, couverture végétale
- en rapport avec les empreintes : âge, conditions atmosphériques

Par ailleurs, en plus de ses empreintes, un animal laisse d'autres indices tout aussi précieux tels que ses fèces, des boules de poils, des griffures etc... Une personne véritablement trompée à l'ichnologie sera capable de réaliser une synthèse de tous ces différents paramètres et d'atteindre ainsi une précision de résultats qui ne laissera pas d'étonner les néophytes.<sup>44</sup>

---

<sup>43</sup> Chazel et Da Ros, *L'encyclopédie des traces d'animaux d'Europe*, p.15-17.

<sup>44</sup> Thomassin, *Les traces d'animaux, indices, empreintes*

Le parallèle avec le travail de Holmes est frappant et il n'est pas étonnant que cette branche extrêmement particulière de la démarche déductive ne lui soit en rien étrangère.

### 3) Holmes, ichnologue

Les enquêtes dans lesquelles le détective se livre à un travail de déduction sur des empreintes animales sont nombreuses. En plus des traces laissées par les chevaux de fiacre, Holmes est capable d'extrapoler à des espèces qu'il n'a pas probablement jamais vu. Ainsi, dans « L'homme estropié », il est intrigué par des petites empreintes trouvées à côté de celles du suspect et se livre à l'analyse suivante: « Ni chien, ni chat, ni singe ; ce n'est pas un animal qui nous soit familier. J'ai essayé de le reconstruire d'après les mesures. Voici quatre empreintes prélevées à un endroit où la bête est restée immobile. Vous voyez qu'il n'y a pas moins de quarante centimètres entre la patte de devant et la patte de derrière. Ajoutez à cela la longueur du cou et de la tête et vous avez un animal d'au moins soixante centimètres de long - probablement d'avantage s'il a une queue. Mais remarquez à présent cette autre mesure. L'animal s'est déplacé et nous avons la longueur de ses pas : dans chaque cas, ceux-ci ont tout au plus huit centimètres de long. Et cela nous indique, vous le voyez, un corps long juché sur de très courtes pattes. L'animal n'a pas eu la prévenance de laisser des poils derrière lui mais sa forme générale est celle que j'ai dite. En outre, il est capable de grimper à un rideau et est carnivore. »<sup>45</sup> L'animal s'avère finalement être une mangouste : Holmes a donc serré de très près la vérité.

Dans une aventure apocryphe du détective, écrite par René Reouven et dans laquelle, (une fois n'est pas coutume) Holmes est lui-même le narrateur, on voit le détective s'intéresser aux indices particuliers que sont les fèces : « Des excréments [...], mais provenant de quel animal ? Ni d'un chat ni d'un chien, c'est évident. On penserait plutôt par leur forme, à ceux de quelques cochons d'Inde... en tout cas d'un rongeur. »<sup>46</sup>

Enfin, dans « L'école du Prieuré » Holmes se laisse abuser par la rigueur de son analyse et par les connaissances précises qu'il a développées sur le sujet. Au cours de son enquête menée en pleine campagne, il remarque à plusieurs reprises des traces de bétail effaçant la piste qui l'intéresse vraiment (des traces de pneus de bicyclette). La solution va soudain s'imposer à lui, lorsqu'il s'aperçoit que s'il a observé ces traces à plusieurs reprises, il n'a pas en revanche constaté la présence d'une seule vache dans les environs. De plus, la disposition même des empreintes lui met également la puce à l'oreille : « Pouvez-vous vous rappeler que les traces étaient tantôt comme ceci [...], et tantôt comme cela... Et parfois aussi de cette manière là ?? [...] Il s'agit d'une vache merveilleuse qui marche, trotte, galope »<sup>47</sup> Finalement, Holmes s'aperçoit que le coupable avait ferré des chevaux avec des fers contrefaisant des empreintes d'onglons de bovins « ils sont façonnés par dessous avec un pied fourchu en fer, de manière à dépister les poursuivants. »<sup>48</sup> La démarche du détective est

---

<sup>45</sup> Conan Doyle, *Le problème final précédé de trois autres récits*, p. 38- 39.

<sup>46</sup> Reouven, *Le bestiaire de Sherlock Holmes*, p. 74. René Reouven est l'auteur de nombreuses nouvelles mettant Holmes en scène. Dans le recueil en question, il invente des enquêtes mettant en scène des animaux simplement mentionnées dans l'œuvre originale de Conan Doyle (Le Canon).

<sup>47</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p. 135.

<sup>48</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p. 147.

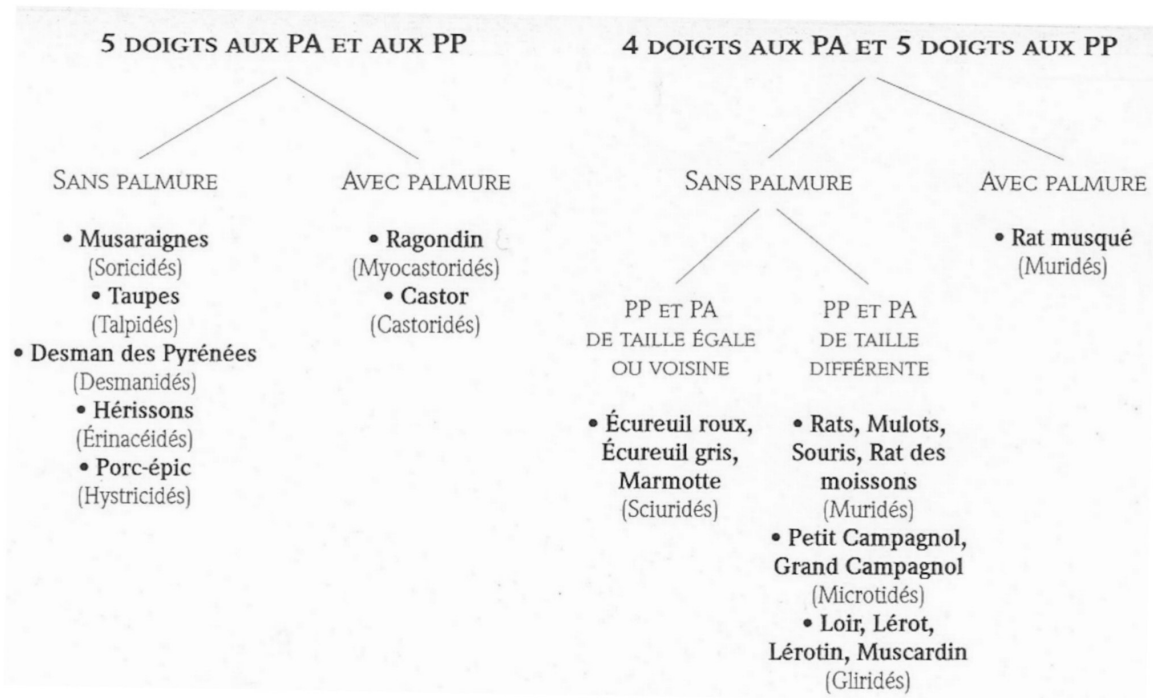
celle d'un véritable professionnel de l'ichnologie, puisqu'il ne se contente pas d'identifier les empreintes, mais les replace dans le contexte pour parvenir à une conclusion.

Nous ne sommes pas parvenus à retrouver des informations concernant les recherches éventuelles de Conan Doyle sur l'ichnologie. Mais sa manière de raconter ressemblant fort au style des manuels de cette discipline laisse supposer que rien n'est laissé au hasard.

Les animaux fournissent à Sherlock Holmes une aide précieuse, que ce soit par l'exploitation d'un domaine inaccessible à l'homme grâce aux chiens limiers, ou par l'étude d'empreintes spécifiques identifiables et interprétables. Il n'hésite pas à avoir recours à cette source d'informations souvent déterminante pour la suite de son enquête.

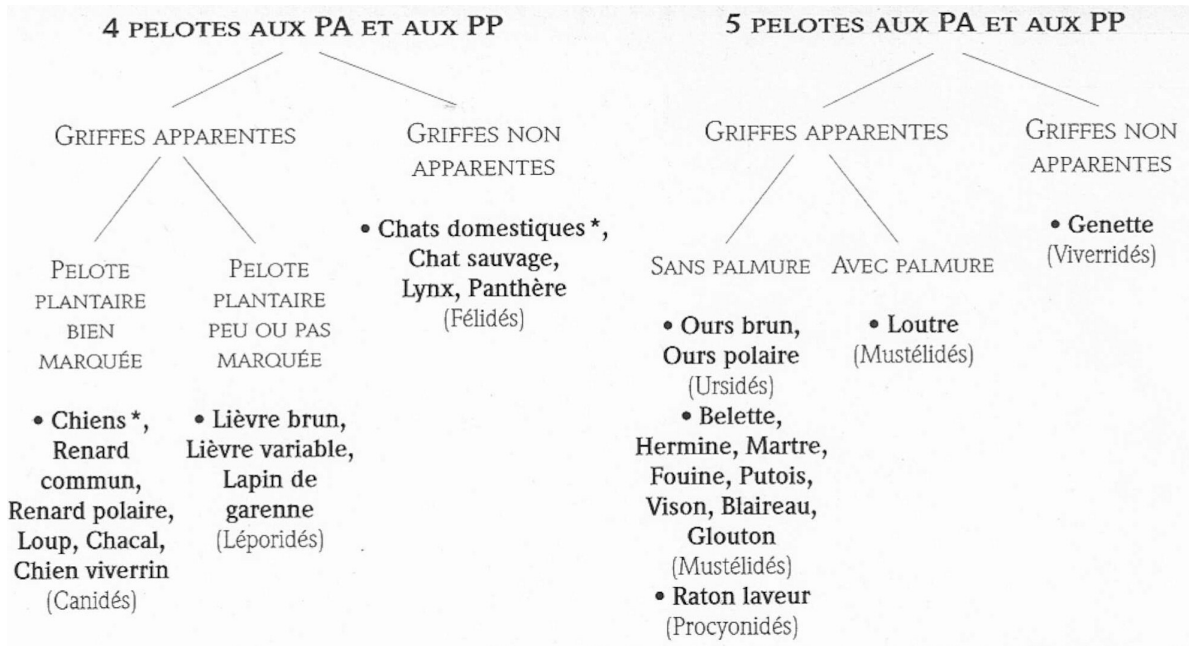
EMPREINTES DE MAINS	Soricidés	Musaraignes
	Talpidés	Taupes
	Desmanidés	Desman des Pyrénées
	Érinacéidés	Hérissons
	Myocastoridés	Ragondin
	Castoridés	Castor
	Sciuridés	Écureuils
	Muridés	Rats, Mulots, Souris, Rat des moissons
	Microtidés	Petit Campagnol, Grand Campagnol, Rat musqué
	Gliridés	Loir, Lérot, Lérotin, Muscardin
Hystéricidés	Porc-épic	
EMPREINTES AVEC PELOTES DIGITALES	Canidés	Chiens, Loup, Renards, Chacal, Chien viverrin
	Félidés	Chat sauvage, Lynx, Panthère
	Ursidés	Ours brun, Ours polaire
	Mustélidés	Belette, Hermine, Fouine, Martre, Putois, Vison, Blaireau, Loutre, Glouton
	Viverridés	Genette
	Procyonidés	Raton laveur
Léporidés *	Lièvres, Lapin	
EMPREINTES DE SABOTS	Suidés	Sanglier
	Cervidés	Cerfs, Daim, Chevreuil, Renne, Élan
	Bovidés	Mouflon, Chamois, Bouquetins, Bison, Chèvre de Crête, Bœuf musqué
	Équidés	Cheval, Âne

**Figure 4: Tableau récapitulatif Famille / Type d'empreintes**  
(CHAZEL L., DA ROS M., 2002)

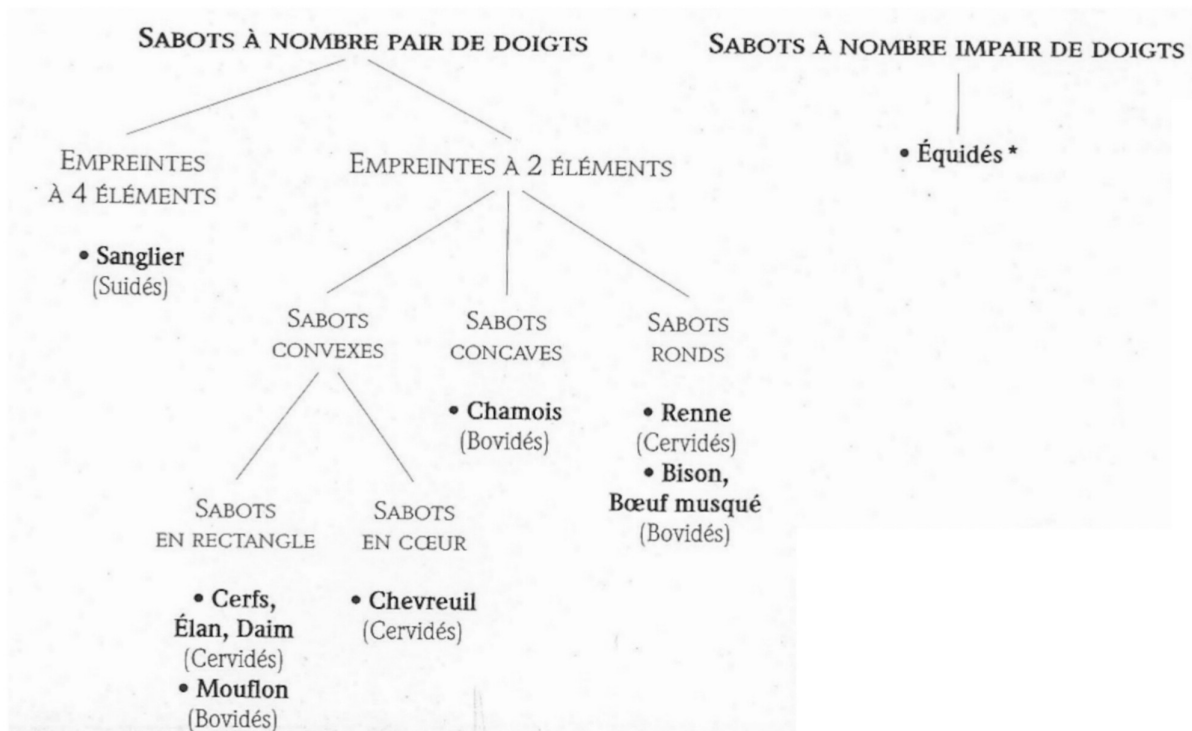


***Figure 5 : Tableau de déduction à partir d'empreintes de mains***

(CHAZEL L., DA ROS M.,2002)



**Figure 6 : Tableau de déduction à partir d'empreintes de pelotes digitales**  
(CHAZEL L., DA ROS M., 2002)



**Figure 7 : Tableau de déduction à partir d'empreintes de sabots**  
 (CHAZEL L., DA ROS M.,2002)





## **Troisième partie : Les animaux au cœur de l'énigme**

Dans cette partie, nous allons nous intéresser aux animaux considérés comme de véritables acteurs au sein des romans ou nouvelles holmesiennes. Bien entendu, le premier animal qui vient à l'esprit de chacun est le célèbre Chien des Baskerville. Nous allons évidemment nous arrêter sur ce roman, mais sans négliger pour autant les interventions multiples et variées de nombreux autres animaux. C'est dans cette partie que nous serons le plus à même de critiquer la précision scientifique de Conan Doyle laquelle, dans certains cas, fait défaut. C'est également ici que nous aurons l'occasion de nous attarder sur les œuvres holmesiennes (romans apocryphes, pastiches ou parodies) d'autres auteurs qui se sont largement inspirés du monde animal.

## **A) Les animaux agents exécutoires**

### **1) Le chien des Baskerville**

Sans doute l'une des œuvres les plus connues mettant en scène Sherlock Holmes et Watson, reprise sur scène et dans diverses adaptations filmographiques, « Le chien des Baskerville » doit son grand succès au fait qu'il associe, de manière quasi parfaite, terreur et suspense. Le roman laisse le lecteur jouer avec son imagination pendant toute la durée de l'intrigue : du chien, jusqu'aux dernières pages, l'on ne voit que les empreintes gigantesques, l'on n'entend que les sinistres hurlements, l'on ne sait que ce que veut bien en dire la légende. Ajoutons à cela une ambiance sinistre, avec une lande désertique et hostile, des personnages ambigus, tel le vil Stapleton, et l'on obtient un cocktail savamment dosé, rassemblant tous les ingrédients nécessaires pour tenir le lecteur en haleine. L'histoire s'inscrit à l'époque dans la lignée de la légende des « blacks dogs » que tout Anglais connaît pour faire partie de la tradition britannique.

En effet, au Moyen-Âge, la littérature traitant des figures démoniaques attribuent aux sorcières un compagnon, le « familier ». Ces créatures de l'enfer portaient des noms variables en fonction de la région de Grande-Bretagne concernée : Shuck dans le Nord de l'Angleterre (taille d'un veau, poil hérissé et prunelles jetant des flammes), Cu Shith en Ecosse (qui signifie « chien ensorcelé », vert sombre, taille d'une génisse et queue en spirale)<sup>49</sup>. De tels mythes se basent toujours sur le même principe : un animal de taille inaccoutumée, un chien, noir ou sombre, sème la terreur ; personne ne l'a jamais vraiment vu, mais tout le monde connaît quelqu'un l'ayant rencontré et tout le monde en a peur. En France, l'équivalent d'une telle légende existe avec la bête du Gévaudan, qui sema la panique dans les campagnes au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Dans « Le chien des Baskerville », l'animal pérennise une malédiction pesant sur une famille et réapparaissant chaque fois qu'un descendant revient sur la terre de ses ancêtres. La terreur inspirée par le canidé domestique devenu monstre est responsable du succès énorme du roman, bien plus que l'énigme en elle-même qui reste finalement assez sommaire.

---

<sup>49</sup> Ruau et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, p.61.

Le chien décrit dans cette enquête est énorme, noir, et souffle un feu fantomatique, une apparence sur laquelle tous les témoins s'accordent. « C'était un chien, un chien énorme, noir comme du charbon, mais un chien comme jamais n'en avaient vu des yeux de mortel. Du feu s'échappait de sa gueule ouverte ; ses yeux jetaient de la braise ; son museau et ses pattes s'enveloppaient de traînées de flammes. Jamais aucun rêve délirant d'un cerveau dérangé ne créa vision plus sauvage, plus fantastique, plus infernale que cette bête qui dévalait du brouillard. »<sup>50</sup> On apprend au moment du dénouement, que l'illusion d'un flamboiement est due à un composé phosphorescent, dont l'animal est recouvert par l'homme qui le manipule.

Pour ce qui est de la race de l'animal, Doyle parle d'une bête mi-molosse, mi-dogue, « forte comme une petite lionne ». Un dogue allemand noir croisé avec un autre molossoïde donnerait quelque chose d'approchant, des mauvais traitements et une habile mise en scène le transformerait en un monstre des plus crédibles. Stapleton, l'homme derrière la machination, (un descendant des Baskerville voulant s'approprier l'héritage en tuant le seul autre héritier) s'était procuré l'animal chez des marchands de chiens à Londres.

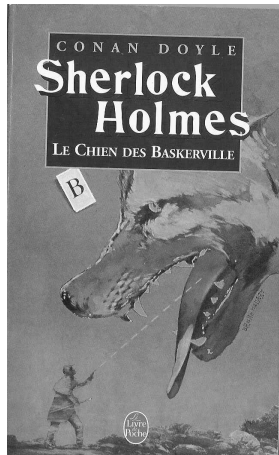
Il faut savoir qu'à cette époque les combats de chiens étaient beaucoup pratiqués dans les bas-fonds londoniens et que les marchands de chiens étaient nombreux. Les animaux les plus appréciés étaient dérivés des bull-dogs anglais et subissaient un entraînement des plus attentifs. D'où la nécessité pour leur propriétaire de posséder suffisamment d'argent, la plupart d'entre eux étaient d'ailleurs de riches loueurs de chevaux ou des taverniers. Ce qui reste surprenant dans ce contexte est la taille du chien des Baskerville : il s'agit d'un animal qualifié à plusieurs reprises de « géant » (cf Figure 8). Or, dans les combats de chiens, les animaux étaient opposés selon leur poids (avec une rigueur toute particulière). Les bêtes de taille trop importante n'étaient donc pas les plus recherchées, les combattants pesant souvent entre 20 et 22 kilos, ce qui leur conférait l'avantage d'une vivacité propre à alimenter le spectacle.<sup>51</sup> On peut donc s'étonner de la présence d'un animal géant chez un marchand de Londres. Toujours est-il que cela justifie la décision de s'en défaire au profit un individu qui manifestement n'avait pas pour dessein d'en faire une bête de combat. On peut même aller plus loin en imaginant que le marchand avait acheté un chiot censé devenir un bon combattant, puis s'était aperçu de son erreur en voyant l'animal faire à six mois le double de la taille attendue de l'adulte. Il aurait alors conclu une excellente affaire en le revendant à Stapleton.

Les adaptations filmographiques du roman, telle que celle de Terence Fisher (« The Hound of Baskerville ») mettent plutôt en scène un animal de type « chien-loup » donc plus proche des bergers allemands ou belges que des molosses. (cf Figure 9) Sans doute à cause du rapprochement avec le loup, dont le visuel suscite un sentiment de terreur immédiat. Si ce choix est compréhensible sur le plan cinématographique, il est nettement moins crédible en se référant au contexte historique des combats de chiens. Par ailleurs, l'une des forces du roman de Conan Doyle est justement l'évocation du Mal à travers un animal habituellement soumis à l'homme. Un vrai chien donc plus qu'un loup constituant un ennemi séculaire.

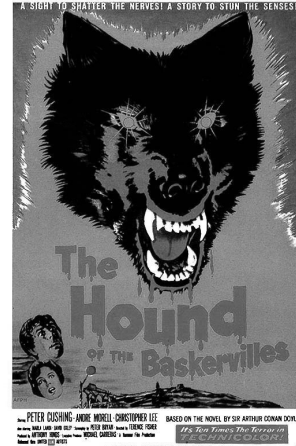
---

<sup>50</sup> Conan Doyle, *Le Chien des Baskerville*, p. 165-166.

<sup>51</sup> Chesney, *Les bas-fonds victoriens*, p. 252-253.



**Figure 8 : Le chien des Baskerville- Couverture**  
(CONAN DOYLE, 1956)



**Figure 9 : Affiche du film de Terence Fisher**  
(Moviecovers)

## 2) La bande mouchetée

Dans cette nouvelle, Sherlock Holmes enquête pour le compte d'une jeune femme vivant avec son irascible beau-père, le docteur Roylott. Celui-ci fait partie des colonaux ayant aux ramené des Indes britanniques (sans doute pour entretenir leurs souvenirs) des animaux exotiques. Comme nous l'avons déjà indiqué dans notre première partie, Roylott entretenait dans sa propriété un babouin et un tigre, suscitant une vraie terreur chez ses voisins. Cette peur se mêlait à la haine que le personnage inspirait par son comportement violent. En plus des deux animaux en semi-liberté, l'homme avait rapporté un serpent, cette « bande mouchetée » que la victime eut le temps de voir avant de mourir. Le Dr Roylott a dressé le reptile à revenir au son d'un sifflet, et tué sa première belle-fille grâce à la morsure venimeuse et foudroyante mais indécélable du serpent (hormis les traces se résumant à deux petites empreintes de crochets). Il tente à nouveau, pendant l'enquête d'Holmes, de faire usage de son stratagème, lequel est évidemment déjoué par le génial détective.

L'idée en elle-même est extrêmement romanesque, le serpent étant censé être dressé grâce à une coupelle de lait et un sifflet. Mais les serpents n'entendent pas : ils perçoivent juste des vibrations. Quant à s'intéresser à une coupelle de lait comme récompense, nul doute que des souris mortes auraient mieux fait l'affaire. La même fiction romanesque persiste jusqu'à la fin de l'aventure, où l'on voit le criminel être tué par sa propre arme, ce serpent enroulé sur sa tête à la façon du diadème de Cléopâtre.

D'autres invraisemblances parsèment cette nouvelle : en effet, le serpent est censé descendre dans le lit de sa victime en glissant le long d'un cordon. Soit, mais il est également spécifié qu'il emprunte le même chemin pour remonter, ce qui relève en revanche de l'impossible, d'autant plus que l'extrémité du cordon ne touche pas le matelas. En effet, les serpents ne grimpent pas en s'enroulant autour d'un support mais en s'appuyant aux irrégularités de la surface sur laquelle ils rampent. Enfin, on sait que la nuit au cours de

laquelle se passe la dernière scène est particulièrement froide, un vent glacé souffle. Il n'y a aucune cheminée dans les chambres et le serpent est enfermé dans un coffre fort métallique très probablement dénué de système de chauffage : dans ces conditions de température, le serpent, comme tout animal ectotherme, serait en activité extrêmement ralentie, si tant est qu'il soit encore en vie. A plus forte raison, il est totalement inimaginable qu'il soit capable de fournir l'effort accompli dans sa dernière apparition.<sup>52</sup>

A la vue de Roylott, la tête ceinte de son mortel turban, Holmes s'écrit « C'est une vipère des marais ! Le serpent le plus mortel des Indes ! ». Or il n'existe pas de vipère des marais aux Indes. Conan Doyle est resté logique dans sa géographie, mais il commet une erreur sur l'espèce de l'animal..., à moins que ce ne soit Holmes qui ne soit à blâmer, ses notions de la zoologie étant sans doute imparfaites. Néanmoins, du fait de sa connaissance approfondie des poisons, nous retiendrons la première hypothèse, et conviendrons que « la vipère des marais » n'est ni plus ni moins qu'une licence littéraire que s'accorda Conan Doyle; cette espèce ophidienne fut créée de toute pièce pour l'énigme. Une autre théorie serait de plaider une erreur de retranscription du Dr Watson (car c'est lui le narrateur).

Nous parlons donc d'un serpent jaune moucheté de taches noires, vivant aux Indes et probablement en biotope plutôt aquatique. On pourrait penser dans un premier temps à la Vipère de Russel ou Daboia (*Vipera russelli russelli*), qui vit en Inde, ainsi qu'au Sri Lanka, et présente une apparence assez semblable à celle décrite. Mais il s'agit d'un serpent de grande taille (certains spécimens atteignent facilement 150 cm - cf Figure 10). Dans la nouvelle, l'animal est de taille nettement inférieure, puisque qu'il peut tenir sur la tête du Dr Roylott. Par ailleurs, on sait qu'il est adulte, pour avoir été tenu captif depuis au moins trois ans (deux ans écoulés depuis la mort de la première victime, à laquelle on peut ajouter une phase d'entraînement préalable). De plus, les effets de sa morsure ne sont pas foudroyants.

Notons qu'il existe effectivement un serpent nommé « vipère des marais de plaine » (*Atheris superiularis*) mais on ne la trouve qu'au Mozambique et elle est très peu connue, que ce soit pour ses mœurs ou même la composition et l'effet de son venin. C'est un animal qui semble être nocturne et dont l'alimentation se compose essentiellement de grenouilles, même si les quelques spécimens ayant pu être observés en captivité acceptaient les souris.<sup>53</sup>



***Figure 10 : Vipère de Russel***  
(Wikipedia)

<sup>52</sup> Klauber, *The Baker Street Journal, an irregular Quarterly of Sherlockania*, Volume 3, n°2, p.149-157.

<sup>53</sup> Marais, *L'univers fascinant des serpents*

### 3) Les galéodes

Dans la nouvelle « L'horreur de Deptford »<sup>54</sup>, écrite par le fils de Conan Doyle en collaboration avec John Dickson Carr<sup>55</sup>, on trouve deux espèces animales utilisées par le criminel afin d'assassiner ses victimes. Parmi ces deux espèces, le meurtrier est une araignée géante que les auteurs identifient comme un galéode. Le descriptif qui en est fait dans l'intrigue est le suivant : « Il était plus large qu'une grande assiette à soupe. Son corps dur, lisse, jaune, était entouré de pattes qui, repliées nettement au-dessous de lui, donnaient l'impression terrifiante que la bête était ramassée pour prendre son élan et bondir. »<sup>56</sup> Il est précisé plus loin que ce monstre est dénué de poils et se nourrit de petits vertébrés, tels des rats dont il brise l'échine à l'aide de ses puissantes mandibules.

Les galéodes appartiennent à l'ordre des Solifuges. Ce sont des Arachnides de taille plutôt moyenne (de 1 à 7 cm) au corps très velu, qui possèdent des chélicères très développés, biarticulés et formant des pinces puissantes mais, dépourvues de glandes à venin. Elles ont un corps allongé et de longues pattes, la première paire étant essentiellement tactile tandis que la quatrième présente des formations sensorielles caractéristiques (les raquettes coxales) sur la face inférieure des articles basaux. (cf Figure 11) On trouve les Arachnides appartenant à cet ordre dans les régions chaudes et sèches, aussi bien en Afrique (Sahara) qu'en Asie ou en Amérique du Sud. Le nom de Solifuges n'est pas réellement adapté au comportement des araignées qui composent cet ordre : de nombreuses espèces sont en effet diurnes, à tel point qu'on les appelle parfois « *Aranas del sol* » ce qui signifie exactement le contraire. Par ailleurs, les espèces dont l'activité est vespérale ne sont absolument pas photophobes : elles sont même attirées par les lumières artificielles. Ces animaux étant très rapides leur capture est difficile. Les grandes espèces peuvent se montrer très agressives et, en cas de danger, elles adoptent une posture intimidante en émettant des sifflements stridents. Des expériences ont permis de démontrer l'innocuité totale, chez l'homme, des morsures de galéodes. Et ce, malgré des légendes à mettre sur le compte de la frayeur que les mouvements rapides et l'aspect hérissé de ces animaux inspire.

Les Solifuges sont très voraces et uniquement carnivores. Ils se nourrissent surtout d'insectes, mais aussi pour les plus grandes espèces de petits Vertébrés, tels que des lézards ou de petits oiseaux.<sup>57</sup> On peut supposer que les auteurs qui nous intéressent ici avaient effectivement lu des descriptions de galéodes et en avaient retenus certains aspects (la géographie- des forêts cubaines sont évoquées-, les mâchoires puissantes, le sifflement strident, la rapidité), mais que le souci d'exactitude n'étant pas ici leur priorité, ils n'avaient conservé en mémoire que les caractères propres à faire de ces araignées des monstres. Peut-

---

<sup>54</sup> Conan Doyle et Dickson Carr, *Les exploits de Sherlock Holmes*. Le fils de Conan Doyle et celui qui fut également son biographe furent les premiers à reprendre le personnage de Holmes dans un pastiche. Cet ouvrage ayant été publié à une époque très proche de celle des écrits initiaux, nous avons fait le choix de ne pas analyser la nouvelle dans le paragraphe dévolu aux animaux des œuvres apocryphes.

<sup>55</sup> John Dickson Carr (1906-1977) : écrivain américain de romans policiers, il est également l'auteur d'une biographie d'Arthur Conan Doyle et a coécrit avec le fils de celui-ci, Adrian, le recueil de nouvelles intitulé « Les exploits de Sherlock Holmes », évoqué ici.

<sup>56</sup> Conan Doyle et Dickson Carr, *Les exploits de Sherlock Holmes*, p. 340.

<sup>57</sup> Grassé, *Traité de Zoologie- Tome IV*, p. 482-519.

être même Doyle et Carr avaient-ils eu davantage vent des légendes existantes que d'une description biologiquement exacte ce qui justifierait la taille démesurée des galéodes dans l'histoire, ainsi que l'idée de faire mourir de terreur les victimes à la seule vue de ces animaux. D'autres erreurs sont commises, Holmes assurant qu'on ne les trouve nulle part ailleurs qu'à Cuba, qu'ils sont capables de briser une échine de rat ou que leur morsure est venimeuse et peuvent provoquer la mort d'une personne de santé fragile.



**Figure 11 : Galeodes arabs- Vue dorsale**  
(GRASSE, 1968)

#### **4) Les canaris**

Au cours de cette même intrigue intervient un autre animal. L'homme chez qui Holmes et Watson vont mener l'enquête exerce, en effet, une profession des plus originales : il s'est spécialisé dans l'élevage des canaris, plus précisément de *Fringilla canaria*, qui sont des canaris dits chanteurs. Holmes découvre au terme de l'aventure, que cet élevage, loin de représenter une passion sans objet, avait pour but de dresser des oiseaux à reproduire le chant d'un congénère particulier, proie favorite des galéodes évoquées dans le paragraphe précédent. L'objectif du chant en question était d'attirer hors de leur cachette les araignées, afin de faire mourir de terreur si ce n'est d'une morsure les victimes choisies.

Le nom de « canari » a pour origine le premier lieu de découverte de ces oiseaux, à savoir les îles Canaries. En réalité, on les trouve sur un territoire plus vaste comprenant les Açores et Madère. La première classification des canaris fut proposée par Linné qui les intégra dans l'Ordre des Passereaux sous le nom utilisé par les auteurs (*Fringilla canaria*). Actuellement, la classification a évolué et les canaris sont regroupés sous le genre *Serinus* (*Serinus canarius* ou *Serinus canaria*). Ils se répartissent dans trois groupes : les races de forme et de posture, les races de couleur et les races de chant. La plupart des races de forme et de posture sont d'origine anglaises et il existe plus de trois cent types codifiés de couleurs.<sup>58</sup>

---

<sup>58</sup> Mario, *Les canaris de chant*

Dans « L'horreur de Deptford », ce sont des canaris de chant qui sont élevés. Il n'en existe que trois races : le Harzer, capables d'émettre 8 mélodies différentes (appelées « tours ») qu'il exécute le bec fermé, le Malinois qui chante le bec ouvert, et le Timbiado. Des hybrides entre ces trois races ont également pu être obtenus.<sup>59</sup> Le chant est inné chez les canaris, mais il est possible de leur apprendre à exploiter leurs facultés de manière à obtenir un répertoire extrêmement varié. Le dresseur utilise à cette fin un canari adulte, dit « maître » de chant. Les élèves sont alors placés dans des cages juxtaposées à leur maître et apprennent par imitation.<sup>60</sup>

Dans la nouvelle, les canaris possèdent plusieurs particularités : ils savent imiter les chants d'autres oiseaux et ne chantent qu'à la lumière artificielle. Leur dresseur justifie cette dernière singularité comme étant son fond de commerce, puisqu'il vend des oiseaux pour insomniaques, des canaris berceurs en quelque sorte. Un tel résultat serait effectivement facile à obtenir mais sans grand intérêt nous semble-t-il.

## 5) L'oie

La fin justifie les moyens : telle doit être la devise de tout individu s'appêtant à commettre au pire un crime, au mieux un acte répréhensible. Voilà comment il est possible de se retrouver face à une oie, une bête oie blanche prête à plumer et à rôtir, au cœur même d'une enquête du grand détective. L'histoire nous amène à découvrir pourquoi tant de personnes semblent s'intéresser à ce volatile, que rien à priori ne prédestinait à pareil engouement. Ce n'est pas tant l'oiseau que ce qu'il contient qui a de la valeur : car un voleur lui a fait avaler une escarboucle bleue, une pierre de grand prix. Mais suite à un quiproquo, le malfrat a perdu de vue la désormais si précieuse volaille. S'en suit un véritable « jeu de l'oie », durant lequel le voleur suivit de près par Holmes qui est en charge de l'affaire, cherche à remonter toutes les pistes lui permettant d'identifier la personne en possession de l'oiseau rare.

Cette enquête, plus légère et vaudevillesque, met en scène un « gentil méchant » et toute une galerie de personnages hauts en couleur, tel le marchand d'oies : c'est une histoire de Noël, époque à laquelle se déroulent les faits, et durant laquelle les oies préalablement engraisées sont ensuite dégustées sur la table de fête. Volaille particulièrement appréciée en Angleterre, l'oie occupe une place d'honneur dans les festins organisés aux grandes occasions.

Dans la nouvelle, l'un des protagonistes avait cotisé auprès d'un « club de Noël » organisé par son cafetier afin d'acheter une oie pour le repas de fête : c'est lui qui hérite sans le savoir du volatile truffé au saphir, avant de se faire attaquer par des voyous qui le lui dérobent pour l'abandonner plus loin. Cette oie passe de main en main, avant que la pierre n'échoue finalement chez Holmes. Le ton de la nouvelle est celui de l'humour, un peu comme si le fait d'avoir donné la vedette à une oie rendait l'histoire plus riante. D'ailleurs, Holmes lui-même conclut de façon goguenarde : « Si vous voulez bien, docteur, appuyer sur la

---

<sup>59</sup> Mario, *Les canaris de chant*

<sup>60</sup> Gismondi, *Les canaris*, p. 67-70 .



sonnette, nous commencerons avant qu'il ne soit longtemps une autre enquête, où un coq de bruyère jouera cette fois un rôle de première importance ».<sup>61</sup>

## **B) Les animaux meurtriers malgré eux**

Nous venons d'évoquer quelques exemples, dans lesquels les animaux étaient utilisés en fonction de leur potentiel pour servir les desseins des criminels. Mais certaines nouvelles holmesiennes mettent en scène des cas où les animaux sont les véritables responsables de la mort d'une victime, pas par cruauté, mais parce que les circonstances les y poussaient tout naturellement.

### **1) La crinière du lion**

La nouvelle dans laquelle on voit apparaître l'animal dont il va être question est originale pour diverses raisons. A commencer par son cadre inhabituel, très différent des étroites ruelles de Londres ou des landes désolées. Ici, Holmes se trouve au bord de la mer, et c'est lui -et non Watson- qui narre l'histoire à laquelle il a pris une part active. Un homme est retrouvé mort, seul, sur la plage, avec sur le corps des traînées rouges semblables à des marques de coups de fouet.

Une nouvelle fois, les connaissances spéciales du détective vont lui être d'une utilité primordiale, puisque la mention d'une « crinière de lion » remue des souvenirs au fond de sa mémoire. Ceux-ci lui permettront de trouver la clé de l'énigme. Cette clé, c'est une méduse. Une méduse rousse, *Cyanea capillata*, dont les longs tentacules enchevêtrés lui valent sa poétique appellation vernaculaire. Linné<sup>62</sup> est le premier à l'origine de son nom latin, lorsqu'en 1732 il découvre une méduse à reflets bleutés qu'il nomme alors *Medusa capillata*. Parmi les colonies de ces animaux, des pigmentations allant du vert au pourpre sont observées. En 1810, leur nom définitif leur sera octroyé par Péron<sup>63</sup> qui, tombant sur un spécimen à la couleur bleu intense, le baptisera *Cyanea*, en référence aux roches bleues (Cyanées) errant à la surface des eaux dans la mythologie grecque. Il est heureux que les lectures de Holmes aient été éclectiques car, à l'époque, les ouvrages de zoologie mentionnaient également l'animal sous le nom bien moins imagé et poétique de « méduse chevelue », qui n'aurait été d'aucun secours au détective.

*Cyanea* fait partie des espèces de méduses géantes, le diamètre de son ombrelle pouvant aller de 80 cm à deux mètres (les plus grands spécimens se rencontrent dans les eaux arctiques). Elle possède plus de 800 tentacules, regroupés en huit touffes sous l'ombrelle et dont la longueur peut atteindre dix mètres (cf Figure 12). Cette ondoyante et dense « chevelure » sert d'abri aux jeunes poissons. La répartition de *Cyanea* est parcellaire entre les mers boréales et tempérées. On la rencontre le plus fréquemment en mer du Nord, où elle

---

<sup>61</sup> Conan Doyle, *Les aventures de Sherlock Holmes*, p. 250.

<sup>62</sup> De son vrai nom Carl Linnaeus, Linné fut un célèbre naturaliste suédois à qui l'on doit notamment la création de la nomenclature systématique binominale.

<sup>63</sup> François Péron (1775-1810) : explorateur français et zoologiste qui constitua au cours de ses expéditions une immense collection de spécimens dont 2500 espèces jusqu' alors inconnues.

cause des pertes non négligeables dans les élevages de saumon en enclos, ses immenses et fins tentacules passent à travers le grillage et provoquent une nécrose de la peau des poissons.<sup>64</sup>

Mais là où la culture de Holmes et celle de Conan Doyle trouvent leur limite (comme pour les Galéodes), c'est dans l'attribution d'un caractère mortel au venin de la méduse. En effet, la substance libérée par les cnidocytes est irritante mais pas mortelle. Au terme de l'enquête, une fois la méduse identifiée par Holmes, le détective explique à un auditoire stupéfié ce qu'il a lu sur l'animal, allant jusqu'à citer un passage du livre écrit par le révérend John George Wood<sup>65</sup> et intitulé « Out of Doors ». L'ouvrage cité existe, a été publié en 1874, et il ne fait nul doute que la partie rapportée par Holmes ne soit exacte. John George Wood a écrit plusieurs livres d'histoire naturelle, tous à grand succès. Ces œuvres n'étaient sans doute pas d'une exactitude scientifique parfaite, mais elles constituaient à l'époque un support d'informations très précieux sur des phénomènes peu étudiés.

Conan Doyle, ne pouvant se baser que sur ce qu'il avait lu, s'est donc servi de la description de *Cyanea capillata*, pour créer une énigme où l'absence de toute intervention humaine possible épaissit le mystère. Sherlock Holmes se trouve d'ailleurs lui-même dans une position de perplexité à laquelle il n'est pas accoutumé. Il l'avouera à la fin : « Eh bien, inspecteur, il m'est souvent arrivé de vous blaguer, vous, seigneurs de la police ! Mais la *Cyanea capillata* a presque vengé Scotland Yard. »<sup>66</sup>

Wood (que cite Conan Doyle par la bouche de Holmes) décrivait *Cyanea capillata* comme une méduse particulièrement dangereuse, ayant eu l'occasion d'être lui-même piqué : « Les innombrables fils provoquèrent sur ma peau des lignes roses qui, au cours d'un examen sérieux, se révélèrent comme de minuscules pustules, chaque point semblant être affecté d'une aiguille qui aurait cheminé à travers le nerf »<sup>67</sup> Cette première description peut être, sans grand risque, considérée comme fidèle et l'on imagine assez bien la douleur lancinante (associée à un érythème violent) que peut provoquer un grand nombre de piqûres. « Les douleurs me traversaient la poitrine ; je tombais comme si j'avais eu le corps transpercé par des balles. Le pouls s'arrêtait puis le cœur redonnait six ou sept battements, sautait comme s'il voulait s'expulser de ma poitrine »<sup>68</sup>. C'est de cette description effrayante de l'effet du poison que Conan Doyle (et peut-être même Wood) ont tiré la conclusion du caractère mortel et comparable à la morsure du cobra des piqûres de *Cyanea*. En réalité, Wood n'est pas décédé parce que, malgré ses effets immédiats et extrêmement douloureux, le venin des Cyanées n'est pas mortel. En tout cas, pas chez un homme de taille et de poids moyens. Par ailleurs, Wood, (toujours selon Holmes), prétend dans son ouvrage avoir été attaqué par des Cyanées. Or, si les méduses sont venimeuses, elles ne manifestent généralement pas d'agressivité.

---

<sup>64</sup> Goy et Toulemont, *Méduses*, p. 74.

<sup>65</sup> Le révérend John George Wood (1827-1889), fut un écrivain britannique populaire dans le domaine de l'histoire naturelle. Très prolifique, il est à l'origine de nombreux travaux dont « Out of doors », publié en 1874.

<sup>66</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 112.

<sup>67</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 110.

<sup>68</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 110.

Le venin des Cnidaires représente la seule protection dont ils disposent (dépourvus qu'ils sont de toute structure solide) et leur permet de tuer leurs proies. Les méduses, rappelons-le, sont carnivores mais pas nécrophages. Leur venin est produit au niveau de l'appareil de Golgi de cellules appelées cnidocytes, renfermant un cnidocyste qui est une petite capsule de venin assortie d'un long filament creux et épineux véritable micro-aiguille à injection. Le cnidocyte est operculé et doté d'un cil très fin, le cnidocil. Stimulé, ce dernier entraîne la projection du filament. Les méduses ne possèdent pas d'organe spécialisé dans la production de venin, les cnidocytes étant répartis sur toute la longueur des tentacules. Ce système est tout particulièrement efficace et sans gaspillage, l'évagination des filaments venimeux de chaque cnidocyte n'étant déclenchée que lorsqu'une proie stimule le cnidocil : c'est localisé, immédiat et mortel pour les proies concernées.(cf Figure 13) Lorsque la méduse est vivante, un réseau de cellules musculaires assure le relais de la stimulation sensorielle afin de permettre le déclenchement du processus. De la mort de l'animal, une simple stimulation mécanique, lorsqu'on la touche par exemple, suffit à provoquer l'expulsion de la toxine. En cas d'inoculation du venin à l'homme, on observe trois types de réaction déclenchée par l'inoculation du venin :

- une réaction de type neurotoxique, avec un blocage de l'influx nerveux
- une réaction hémolytique
- une réaction antigénique

L'effet des toxines est proportionnel à la partie de la surface corporelle touchée, par rapport à la totalité de la surface du corps, ce qui explique que les enfants soient beaucoup plus sensibles que les adultes.<sup>69</sup>

Le premier geste des soins immédiats préconisés à apporter, consiste à nettoyer le plus rapidement possible la partie du corps touchée, sans frotter. Ensuite, il faut inactiver les filaments présents en surface qui n'ont pas libéré leur venin, en utilisant de l'eau javellisée ou l'urine de la victime (plus adaptée du fait de la présence d'anticorps). Si l'emploi d'eau vinaigrée est parfaitement efficace lors de piqûres par des méduses *Physalia*, il provoque au contraire l'évagination des cnidocystes restant pour les *Cyanea*. Il est donc plus prudent de ne pas l'utiliser, à moins d'avoir identifié précisément l'animal en question. Enfin, si aucun liquide de rinçage n'est à disposition, un léger râclage de la peau peut être réalisé. Un chauffage de la plaie au moyen d'une source de chaleur est également susceptible d'inactiver le venin, les toxines étant thermolabiles.<sup>70</sup>

L'homme qui meurt au début de la nouvelle, déclenchant ainsi l'enquête qui conduira Holmes à la méduse, présente de multiples traces de piqûres. Sa mort très violente peut s'expliquer par un choc anaphylactique lié aux toxines, thèse qui serait confirmée à la fin par le fait que la seconde victime humaine survive. Quant au chien, sa mort est explicable du fait de sa taille et de la surface touchée proportionnellement plus importante que la surface corporelle d'un homme. Nous nous trouvons donc ici dans le cas d'une semi-vérité : la description des faits tels qu'ils se sont produits serait plausible, transposée dans la réalité, mais l'assertion de Holmes (et donc de Conan Doyle) concernant le caractère tout particulièrement dangereux et fatal des Cyanées est erronée.

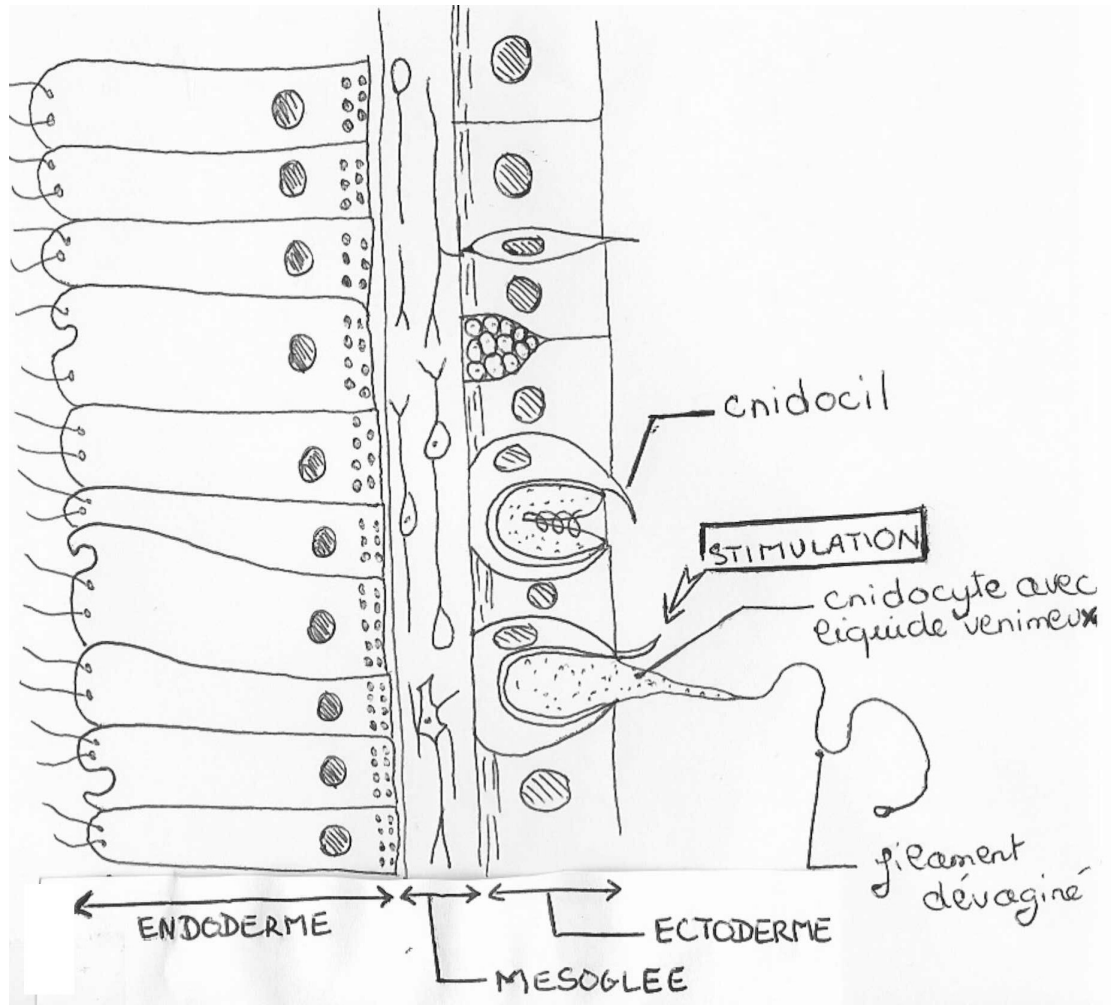
---

<sup>69</sup> Goy et Toulemont, *Méduses*, p.116.

<sup>70</sup> Goy et Toulemont, *Méduses*, p.117.



***Figure 12 : Cyanea capillata***  
(Futura Sciences)



***Figure 13: Portion de paroi du corps d'une méduse***

## 2) Flamme d'argent

La nouvelle intitulée « Flamme d'argent » dans sa version française (« Silver Blaze » étant son titre original), nous replonge dans le milieu propice aux machinations qu'est le monde des courses. Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, les allusions au turf sont multiples dans les aventures de Sherlock Holmes. L'enquête dont nous allons parler dans ce paragraphe n'en fait pas seulement mention : tous les enjeux, tenants et aboutissants qui en assurent le rythme reposent sur le cheval. Où l'on voit Holmes et Watson chargés de résoudre l'énigme entourant la mort d'un homme et la disparition d'un cheval d'une valeur considérable, jugé comme étant le champion de sa génération et favori d'une prestigieuse course imminente. Du mystère, de l'argent et un cadavre mutilé...

Il s'agit d'une arnaque montée par l'entraîneur lui-même, afin de s'enrichir en pariant sur un autre animal moins coté, assuré de gagner dès lors que le favori serait mis hors jeu. Pour cela, le malfaiteur décide d'entraîner Flamme d'argent loin des écuries et de pratiquer au moyen d'un couteau acéré une minuscule incision, indécélable, sur le jarret de l'animal, afin de susciter une boiterie. Ce dessein ne sera jamais réalisé, car le cheval effrayé par la lumière de l'allumette que l'homme craque pour y voir clair, se cabre et tue son agresseur, lui fracassant le crâne d'un coup de sabot, avant de prendre la fuite. La scène de crime découverte le lendemain a de quoi laisser perplexe n'importe quel enquêteur, même Holmes : un homme mort, le crâne enfoncé, un couteau ensanglanté à la main et une longue estafilade sur la cuisse. (dans sa chute, le criminel s'est entaillé la cuisse avec son arme)

Une suite de déductions, dans laquelle interviennent des moutons boiteux (ayant subi la fameuse incision au titre « d'animaux d'expérimentation »), un chien de garde qui n'aboie pas (il fallait donc que le criminel soit connu de la bête, par conséquent coutumier des lieux) et un cheval d'exception retrouvé chez un voisin concurrent ( en réalité Flamme d'argent, réfugié dans la première écurie qu'il a pu rejoindre après sa fuite et maquillé par le propriétaire de celle-ci, ébahi d'une telle aubaine) conduisent Holmes à résoudre le cas et donc à découvrir coupable du meurtre de l'entraîneur : « Le cheval ! »<sup>71</sup> Et pas n'importe lequel, ainsi que le précise le détective au cours du récit : « [...] un descendant d'Isonomy et il possède un palmarès aussi brillant que celui de son illustre ancêtre »<sup>72</sup>. Cet Isonomy auquel il est fait référence a bel et bien existé (cf Figure 14), de même que le « vrai » Silver Blaze. Qu'un cheval soit capable de tuer un homme ne fait aucun doute, surtout s'il est effrayé.

Là où la fiction dépasse la réalité, c'est dans le stratagème que le peu scrupuleux entraîneur se propose d'utiliser. En effet, Holmes évoque une incision minuscule et très fine à hauteur du jarret du cheval, imperceptible mais suffisamment profonde pour léser un tendon et ayant pour effet de faire boiter l'animal et de l'empêcher de prendre part à la course. On peut facilement imaginer que la surveillance pointilleuse dont font l'objet les chevaux de course, du fait de leur valeur, n'était pas aussi développée à l'époque victorienne qu'aujourd'hui (manque de connaissances, de moyens et peut-être différence de mentalités). Néanmoins, Flamme d'argent est un cheval précieux. Difficile donc de croire qu'en cas de boiterie avérée il ne soit pas soumis à un examen minutieux. Conduit par un vétérinaire, cet examen mettrait en évidence la lésion chirurgicale du tendon. D'autant que le procédé délictueux, ainsi que semble le dire le détective, est courant dans le milieu des courses.

---

<sup>71</sup> Conan Doyle, *Les six napoléons suivi de trois autres récits*, p. 80.

<sup>72</sup> Conan Doyle, *Les six napoléons suivi de trois autres récits*, p. 59.



***Figure 14 : Isonomy***  
(Thoroughbred Heritage)

### **C) Les animaux qui alimentent le mystère**

Jusqu'à présent les animaux étudiés dans cette partie de notre travail étaient toujours soit meurtriers, soit présumés coupables ou complices. Or, dans plusieurs de ses enquêtes, Holmes est amené à les rencontrer dans des circonstances diverses qui, la plupart du temps contribuent à épaissir le mystère, et le pimentent d'une note d'incongruité. Qu'ils jouent ou non un rôle dans l'histoire les animaux brouillent les pistes et mettent le détective au défi d'expliquer leur présence.

#### **1) La mangouste de « L'homme tordu »**

Dans la nouvelle intitulée « L'homme tordu », Holmes reconstitue une mangouste de façon magistrale, en observant simplement les empreintes laissées par l'animal (qui accompagne manifestement l'homme sur lequel il enquête). Sans avoir jamais vu la bête, le détective est capable d'en dresser un portrait robot relativement correct. Alors que l'enquête trouve sa solution, on apprend qu'il s'agit d'un « ichneumon », ainsi que le nomme son maître. Celui-ci l'a ramené d'une campagne en Inde et l'a dressé à capturer, pour monter un spectacle, un cobra qu'il a également adopté.

*Herpestes ichneumon*, la mangouste ichneumon, vit dans la plupart des régions d'Afrique et peut se trouver à l'état sauvage en Europe. Elle a également été importée à Madagascar et en Italie. On constate donc qu'il n'en existe pas en Inde, contrairement à ce que prétend Conan Doyle dans sa nouvelle. Pourtant, d'autres mangoustes de la même espèce, telle *Herpestes edwardsi lanka* vivent en Inde. A quoi donc attribuer l'inexactitude ? Lorsque le dresseur présente sa mangouste à Holmes, il assure que mangouste et ichneumon sont synonymes... Sans doute une croyance qu'entretenait Conan Doyle qui, ayant eu l'occasion d'entendre parler de la mangouste ichneumon, avait ensuite imaginé qu'elle était susceptible de se retrouver en Inde. Il s'agit un animal de 2.5 à 4 kg, dont le corps mesurant environ 65 cm est prolongé par une queue de 45 cm. Les membres de l'ichneumon sont assez courts et sa silhouette est mince. Le pelage de l'animal est jaune-rouille tandis que les pattes et le bout de la queue sont noirs. Une étroite zone circulaire entourant l'œil est dépourvue de poils, donnant à la mangouste une physionomie tout à fait particulière, « les plus beaux yeux rouges que j'aie jamais vus dans la tête d'une bête »<sup>73</sup> aux dires de Watson. (cf Figure 15)

---

<sup>73</sup> Conan Doyle A, *Le problème final précédé de trois autres récits*, p. 48.

Le petit mammifère de la famille des Viverridés se nourrit de toutes sortes d'animaux, de taille et de nature très variables, ainsi que de fruits et d'œufs (dont il aspire le contenu après avoir pratiqué avec ses dents des trous au niveau d'un des pôles de la coquille). L'espérance de vie de la mangouste est d'environ 12 ans. Elle est décrite comme étant très joueuse. En Orient, comme dans certaines régions d'Afrique telle l'Égypte, l'adresse avec laquelle les mangoustes sont capables de capturer des animaux venimeux (particulièrement les serpents) a fasciné plus d'un spectateur. Des spectacles de rue payants, reproduisant le combat entre une mangouste apprivoisée et un cobra dont les crochets ont été enlevés, ne sont pas rares en Inde.<sup>74</sup> C'est d'ailleurs l'une des qualités de Teddy, son maître déclare fièrement : « « Attrape serpent » voilà comment moi je l'appelle, car Teddy est d'une vivacité étonnante pour saisir les cobras. J'en ai un là, dépourvu de ses crochets à venin, et Teddy l'attrape chaque soir pour amuser les gars des cantines. »<sup>75</sup> Conan Doyle possédait donc une connaissance assez précise de l'emploi qui pouvait être fait des mangoustes domestiquées, ce qui conduit à s'interroger une nouvelle fois sur la confusion commise par lui entre mangouste en général et ichneumon en particulier. La rapidité des mangoustes est assez spectaculaire pour qui ne les a jamais vu combattre. Cette vivacité hors du commun, alliée à un pelage épais, mou et hérissé, constituent les véritables atouts du mammifère dans la lutte qui l'oppose au cobra.(cf Figure 16) Par ailleurs, bien que non immunisées contre le venin de ce type de serpents, les mangoustes y sont moins sensibles que d'autres mammifères, comme les lapins(une dose six fois plus élevée étant nécessaire pour les tuer).<sup>76</sup>

Le fait que Conan Doyle ait eu l'idée d'introduire une mangouste, globalement assez méconnue du public victorien, dans une de ses nouvelles, en se basant sur une description physique exacte et une connaissance précise des coutumes indiennes les concernant, permet de penser qu'il avait consulté une documentation relativement détaillée. Son erreur dans l'attribution du genre est difficile à expliquer : peut-être que comme pour la méduse, sa source même était erronée.



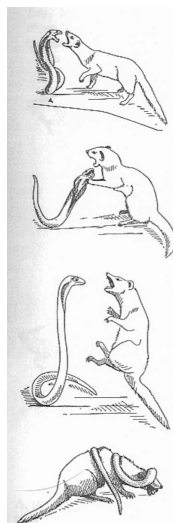
***Figure 15 : Herpestes ichneumon***  
( GRZIMECK et FONTAINE, 1991)

---

<sup>74</sup> Moreau, *Biologie et écologie des mangoustes*, p. 39-40.

<sup>75</sup> Conan Doyle, *Le problème final précédé de trois autres récits*, p. 49.

<sup>76</sup> Moreau, *Biologie et écologie des mangoustes*, p. 96-97.



**Figure 16 : Combat d'une mangouste et d'un cobra**  
(GRZIMECK et FONTAINE, 1991)

## **2) L'homme singe et son chien**

Cette nouvelle débute par l'expression d'une velléité de Holmes d'écrire une monographie sur l'utilité des chiens pour le détective. Sujet déjà abordé plus haut pensons-nous, de même que Watson qui réagit immédiatement : « Mais voyons Holmes, le sujet a été exploré ! Les molosses, les chiens policiers, les limiers... ». Ce que s'empresse de corriger Sherlock Holmes, précisant qu'il ne fait pas là allusion au chien comme aide directe, mais comme reflet de la personnalité de son maître : « Les grognons ont des chiens grognons ; les gens dangereux ont des chiens dangereux. Et les chiens fantaisistes peuvent être le reflet d'individus fantaisistes »<sup>77</sup>. Un précurseur des actuels « profilers » donc, avec comme base d'étude ici, le plus fidèle compagnon de l'homme et une maxime « Tel maître, tel chien ».

Ce qui suscite le soudain intérêt de Holmes pour le comportement canin est le fait qu'un nouveau client vienne le consulter pour élucider une modification brutale et étrange du comportement de son beau-père (un professeur de physiologie de Camford), et par la même occasion de celui de Roy, son « chien-loup ». L'animal, jusqu'à présent fidèle et affectueux, devient en effet comme enragé en présence de son maître, qu'il cherche à mordre. Ce phénomène attire l'attention de Holmes et va lui permettre de percevoir la raison pour laquelle le maître semble lui-même frappé de folie. En effet, le gendre et la fille du savant s'inquiètent depuis quelques temps de ses revirements d'humeur et de l'attitude plus que stupéfiante qu'ils lui ont vu adopter en pleine nuit : le vénérable universitaire a été surpris, marchant à quatre pattes comme une bête et grimpant aux murs. Holmes va partir du principe qu'il existe chez le professeur malade un changement que seul le chien est capable de le percevoir : de ce fait, la thèse de la folie n'est pas la plus vraisemblable. On découvre finalement que, tombé amoureux d'une femme beaucoup plus jeune que lui, le professeur s'est mis en tête de trouver une seconde jeunesse. Pour cela, il avait eu recours aux services d'un savant de Prague, qui a extrait une hormone du langur noir. Le produit, injecté à un

<sup>77</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 61.



homme, lui permettait d'acquérir des facultés physiques et une vigueur exceptionnelle. Malheureusement, le procédé ne semble pas tout à fait au point puisque, si la personne traitée retrouve la jeunesse elle devient en quelque sorte à moitié langur... Et c'est le langur dans l'homme que voyait le chien !

L'histoire est assez rocambolesque. Pas à cause de la théorie de l'injection d'hormones. En effet, celle-ci fut sérieusement envisagée par d'éminents physiologistes tels Brown-Sequard<sup>78</sup>, persuadés d'avoir trouvé là un élixir de jouvence. Il s'agissait, non pas d'hormones de singe mais de broyats de testicules de chiens ou de lapins. Affaibli sur la fin de sa vie, Brown-Sequard s'administrait lui-même un tel extrait et prétendait en ressentir les effets positifs. Sa découverte fut très controversée dans les milieux scientifiques, mais fit le tour de l'Europe et du monde et rencontra un grand succès dans le public. Les extraits proposés au public étaient préparés à partir de testicules de cobayes tués par égorgement. Après leur prélèvement, les glandes macéraient 72 h dans de la glycérine avant d'être broyées puis placées dans de l'eau distillée. Une filtration était ensuite réalisée, le filtrat stérilisé et placé dans des ampoules scellées sous-vide.<sup>79</sup>

L'aventure holmesienne nous plonge dans l'exotique ; les hormones proviennent en effet du langur noir, « grand singe à tête noire des pentes de l'Himalaya, le plus gros et le plus proche de l'homme des singes grimpeurs »<sup>80</sup> lit le gendre dans un manuel de zoologie. Le terme de langur n'est pas employé français, et il est difficile de trouver l'équivalent dans cette langue, les auteurs ne tombant pas d'accord. La plupart d'entre eux s'entendent pour traduire « black-faced langur » par entelle<sup>81</sup>. Mais selon les cas, les langurs sont assimilés aux Semnopithèques (auxquels appartiennent les entelles) ou aux Trachypithèques. Il s'agit de singes taxinomiquement très proches, appartenant à la même famille des Colobidés, avec des caractéristiques morphologiques et comportementales similaires, ce qui peut expliquer la confusion. Vivant essentiellement en Asie, les simiens concernés sont d'excellents grimpeurs, capables d'effectuer des sauts de très grande amplitude. Mais ils sont de taille limitée et, par ailleurs, relativement éloigné de l'homme en comparaison des primates anthropoïdes, tel le chimpanzé. De plus, les langurs ne sont pas cantonnés aux pentes de l'Himalaya. Si la définition livrée dans la nouvelle donne des éléments exacts, tels la zoo-géographie et la capacité à grimper des petits primates, en revanche, la taille et la ressemblance avec l'homme ne sont pas proches de la réalité. (cf Figure 17)

Tout le mystère repose sur le comportement grotesque et soudain du professeur, mais si des manifestations d'agressivité seules auraient été explicables, sa transformation en pseudo-singe capable de grimper sur les murs les plus lisses, ainsi que sa perte de conscience pendant ses phases de « crise » tiennent de la pure fiction. La réaction du chien s'expliquerait éventuellement en cas de modification très marquée du comportement de son maître, mais

---

<sup>78</sup> Physiologiste ayant vécu de 1817 à 1894, Brown-Sequard consacra sa vie à l'étude de différents mécanismes physiologiques. Il apporta notamment des connaissances essentielles à la transmission de l'influx nerveux. Véritable bourreau de travail, n'hésitant pas à réaliser des tests sur lui-même et ayant par ailleurs failli perdre la vie à plusieurs reprises, le savant poursuivit ses recherches jusqu'à sa mort.

<sup>79</sup> Role, *La vie étrange d'un grand savant- Le professeur Brown-Sequard (1817-1894)*, p. 181-183.

<sup>80</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 85

<sup>81</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal- Volume X*, 446-450.

certainement pas du fait de la perception de l'animal sauvage qui conduirait le doux chien domestique à se transformer en loup féroce, par instinct. Quant à l'élixir de jouvence...

La nouvelle baigne dans un imaginaire qui effraie Holmes et lui inspire cette cynique conclusion : « Supposez, Watson, que la matérialiste, le sensuel, le mondain prolongent leurs existences inutiles. Que deviendrait le spirituel ? Nous aboutirions à la survivance du moins capable. Dans quel abîme d'iniquité plongerait notre pauvre humanité !... »<sup>82</sup>



***Figure 17 : Différents Semnopithèques et Trachypithèques***  
(GRZIMECK et FONTAINE, 1991)

### 3) Sahara King

Dans l'enquête sur l'affaire de « La pensionnaire voilée », les événements tournent autour d'un énorme lion d'Afrique, dressé pour le cirque et portant le nom évocateur de Sahara King. Il s'agit d'une enquête rétrospective, le drame de la défiguration d'une superbe jeune dompteuse par un lion ayant eu lieu des années auparavant. La jeune femme avait alors été mariée de force avec le dompteur et directeur du cirque, plus vieux qu'elle, hideux et violent, et avait pour amant un autre artiste de troupe. Jusqu'au jour, où n'y tenant plus, les deux complices mirent sur pied un scénario aboutissant à la mort du dompteur. Le jeune amant avait fabriqué un gourdin muni de cinq piques acérées, de manière à ce qu'une fois le coup porté, la plaie infligée mime en tout point une griffure de lion. Il devait blesser mortellement le mari, avant de libérer le fauve pour faire croire à une attaque de celui-ci. Mais le lion, rendu furieux par l'odeur du sang du mort, s'était rué sur la jeune femme (lâchement abandonnée à son sort par son complice) et l'avait irrémédiablement défigurée d'une morsure sauvage. Le félin était pourtant réputé ombrageux mais, ainsi que le précise

---

<sup>82</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 86

Holmes en résumant l'affaire à Watson « selon la coutume, la familiarité avec les fauves entraîna une confiance excessive, et ils ne tinrent pas compte de ces symptômes »<sup>83</sup>.

Le lion est le fauve de cirque réputé comme étant le plus dangereux. En effet, ce félin instinctif et impulsif est capable d'attaquer très brusquement (cf Figure 18). Par comparaison, le tigre prépare ses offensives, ce qui laisse le temps de les esquiver. Il est donc très important, lors de la phase de dressage, que le dompteur prépare ses entrées dans la cage de l'animal et l'aie nourri auparavant : les lions peuvent adopter quatre attitudes différentes, qu'il faut savoir interpréter et gérer en conséquence. Ainsi, l'animal se trouve soit en position d'attaque, soit sur la défensive, soit apeuré soit confiant. Quand le dressage est terminé, l'homme, perçu par le fauve comme un individu de la même espèce que lui, doit toujours faire en sorte de maintenir la hiérarchie et de conserver sa position d'alpha.<sup>84</sup>

Il existe deux types de numéros de dressage utilisant les fauves : les représentations en férocité sont les plus risquées puisque l'animal est sans cesse en position d'attaque, qu'elle soit vraie ou simulée. Quant aux représentations dites en douceur ou pelotage, elles jouent davantage sur la complicité entre l'homme et l'animal.<sup>85</sup> On peut imaginer que le spectacle auquel prenait part Sahara King était une présentation en férocité, plus ancienne et plus populaire que le pelotage. Cela entretenait l'agressivité du fauve, dont le dompteur, trop sûr de lui, n'avait jamais tenu compte.



**Figure 18 : Dompteur attaqué par un lion**  
(Ok! Siam Trading Company)

#### **4) Le vampire du Sussex et l'épagneul**

L'énigme intitulée « Le vampire du Sussex » commence de manière fort intrigante, avec une lettre dont l'en tête ne laisse pas d'étonner : « Affaire vampire ». Rien d'autre, dans cette lettre, ne vient expliciter son énigmatique intitulé. Mentionnons au passage qu'on entend parler ici du Mathilda Briggs, un navire mêlé à l'histoire du rat géant de Sumatra. (cf infra)

Les vampires existent, il s'agit de chauve-souris se nourrissant exclusivement de sang. Trois espèces seulement répondent à cette stricte définition : le vampire à ailes blanches (peu

---

<sup>83</sup> Conan Doyle, *Nouvelles archives sur Sherlock Holmes- La pensionnaire voilée*, p. 12.

<sup>84</sup> Jeandaux, *Les fauves au cirque*, p. 39-42.

<sup>85</sup> Deniau, *Les grands félins et le cirque*

répandu), le vampire à pattes velues, qui tous deux s'en prennent essentiellement aux oiseaux et le vampire commun (celui dont nous allons parler), qui se nourrit du sang du bétail et occasionnellement de celui d'autres mammifères tels le chien ou même l'homme. Le vampire commun peut ingurgiter jusqu'à 20 mL de sang en une nuit et, si l'occasion lui en est laissée, il prendra un seul repas plutôt que de fractionner ses prises. Sa denture est parfaitement adaptée à ce régime alimentaire. Ses mâchoires sont suffisamment puissantes pour s'enfoncer aisément dans la chair des victimes, son museau est court et aplati, ses canines et incisives supérieures pointues et coupantes. (cf Figures 19 et 20) La langue est longue et striée, afin de drainer le sang s'écoulant de la plaie pratiquée et l'estomac (tubulaire et en forme de « U ») est capable de quadrupler de diamètre pour recueillir une grande quantité de sang. La salive des vampires contient une substance anticoagulante, qui permet au repas de se prolonger et laisse des plaies saignantes plusieurs heures après. Le vampire se déplace avec agilité sur le sol, repliant sa membrane alaire et s'appuyant sur ses pouces puissants, à tel point qu'on le dirait quadrupède. Il s'approche de sa victime en progressant rapidement et furtivement, et peut accomplir des bonds de plus de 15 cm de haut pour s'envoler depuis le sol. Pour parfaire ce tableau peu engageant, on signalera également qu'en ce qui concerne leurs proies, les vampires choisissent plus volontiers un jeune animal car ils préfèrent leur peau fine à celle plus épaisse des adultes. Ce critère de sélection vaut également pour les hommes<sup>86</sup>. Avec de pareilles mœurs, associées à un aspect des plus repoussants, il n'est pas étonnant que les vampires bénéficient d'une triste réputation et soient à l'origine de légendes effrayantes.

Mais il n'est pas question de ces charmants animaux dans la nouvelle qui nous intéresse. Il s'agit, en l'occurrence, du vampire à apparence humaine, qui se nourrit du sang de ses victimes mordues à la gorge durant la nuit. Le « Dracula » de Brom Stoker a été publié en 1897. Il serait étonnant que Conan Doyle ne l'ai pas lu... Encore plus troublant, le vampire serait ici une mère, surprise à mordre le cou de son enfant et imprimant dans la tendre chair une blessure sanglante. Ne donnant aucune explication à son acte, la « vampire » se mure dans le silence, et réitère son acte sauvage, poussant son mari désespéré à faire appel à Holmes. Ce dernier, pragmatique comme il l'est en toute occasion, se refuse à croire à ce qu'il appelle des « fariboles ». Son esprit aiguisé cherche dès lors à trouver d'autres pistes. Et il trouve matière à explorer lorsque se rendant sur les lieux des événements, il tombe sur le chien de la maison, un petit épagneul parésique du nom de Carlo. Aux dires de son maître, le chien serait en phase de rémission d'une paralysie l'ayant frappé soudainement quatre mois auparavant et le vétérinaire aurait diagnostiqué une myélo-méningite. On parle également de méningomyélite. Ces maladies peuvent entraîner des ataxies symétriques, des déficits posturaux, des parésies ou des paralysies ainsi que des troubles de la continence urinaire et fécale. Les plus fréquentes sont d'origine virale comme la maladie de Carré du chien qui peut survenir chez des animaux âgés de quatre à huit ans et se traduire cliniquement par une forme nerveuse pure. Les méningomyélites d'origine bactérienne sont rares. Il existe également des méningomyélites corticosensibles, dont la plus courante est la méningomyélite aseptique suppurée ou granulomateuse. La paralysie soudaine attribuée d'abord à une myélo-méningite, s'avère en réalité être due à une intoxication au curare<sup>87</sup>. Le fils de la maison, issu d'un premier mariage, avait en effet testé les effets du poison sur l'animal avant d'en user pour tuer le bébé, qu'il haïssait profondément. La mère, consciente de la haine féroce que vouait

---

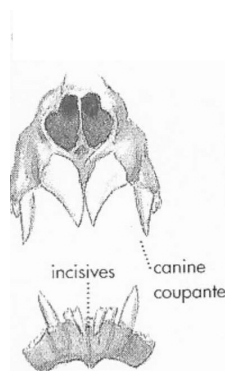
<sup>86</sup> *Le règne animal-Volume II*, Dans les régions tropicales où vivent ces chauve-souris, les victimes humaines recensées comptaient une majorité d'enfants et de femmes.

<sup>87</sup> Les curares sont des poisons d'origine végétale contenant des alcaloïdes qui bloquent les synapses neuromusculaires donc la contraction du muscle en réponse à l'influx nerveux. Il s'ensuit une paralysie musculaire qui peut entraîner la mort par asphyxie lorsqu'elle atteint les muscles respiratoires.

l'adolescent à son demi-frère, s'était aperçu de la tentative et avait juste eu le temps d'aspirer le sang au point de la blessure pour éviter la diffusion du curare dans le corps de son enfant.



***Figure 19 : Vampire commun***  
(Le règne animal- Volume II, 1994)



***Figure 20 : Mâchoires de vampire commun***  
(Le règne animal- Volume II, 1994)

### 5) Les restes d'origine animale

Deux histoires du Canon conduisent Holmes à étudier des éléments particuliers identifiés comme étant des restes d'origine animale. Ainsi, dans « L'aventure de Wisteria lodge », « les membres et le corps d'un grand oiseau blanc, mis sauvagement en pièces sans avoir été plumé » « un seau de zinc qui contenait du sang » et « une écuelle où étaient entassés de petits morceaux d'os calcinés »<sup>88</sup> constituent les pièces d'un puzzle que le détective est chargé de reconstituer. L'oiseau s'avère être un coq blanc, tandis que les os calcinés proviennent d'un agneau ou d'un chevreau brûlé. On apprend à la fin de l'énigme que la présence de ces macabres indices est le fait d'un domestique, soupçonné de meurtre et adepte du culte vaudou. Les sacrifices « d'un coq blanc qui est déchiqueté vivant, ou d'une chèvre noire dont la gorge est tranchée et le corps brûlé »<sup>89</sup> sont en effet (d'après les sources du détective) des rites employés par les fervents pratiquants de ce culte.

Dans la nouvelle intitulée « L'entrepreneur de Norwood », un homme est cru mort, victime d'un incendie. En effet, des débris osseux que la police prend pour des os humains sont retrouvés sur les lieux, en plus des boutons du pantalon que portait la présumée victime. Holmes, avec sa sagacité naturelle, parvient à démontrer qu'il s'agit en réalité d'une mise en scène, la présumée victime ayant voulu faire croire à son décès dans les flammes. Alors que Watson s'interroge sur l'origine des os retrouvés, Holmes questionne le coupable qui reste muet, contraignant le détective à fournir lui-même une hypothèse plausible, comme il le dit

---

<sup>88</sup> Conan Doyle, *Son dernier coup d'archet*, p.27.

<sup>89</sup> Conan Doyle, *Son dernier coup d'archet*, p. 47.

lui-même à son vieux camarade : « Si jamais vous racontez cette histoire, Watson, des lapins feront l'affaire, allez ! »<sup>90</sup> Le coupable, notons le, avait pris un risque, car si les cadavres animaux ne s'étaient pas suffisamment consommés, l'identification ostéologiques de leurs restes aurait pu être réalisée et permettre de dévoiler immédiatement la supercherie.

## **D) Les animaux dans les suites holmesiennes**

### **1) Le rat géant de Sumatra**

Le lecteur ne sait pas vraiment comment est intervenu dans la saga holmesienne cet animal que le détective ne fait que mentionner dans le « Vampire du Sussex ». Holmes précise alors que le monde n'est pas prêt à en entendre plus. Le lecteur restera sur sa faim... Le « Rat géant de Sumatra » fait partie des histoires que Conan Doyle n'écrivit jamais, inventant un passé propre à son personnage. D'ailleurs, a-t-il eu vraiment l'intention de l'écrire, ou sa citation ne constitue t-elle qu'un simple artifice littéraire ? Holmes, servant de porte-parole au romancier, signale qu'il a un jour résolu une énigme mettant en scène un navire du nom de Mathilda Briggs et un rat géant originaire de Sumatra. De nombreux lecteurs se sont interrogés, il n'existe pas de rat géant à Sumatra.

Certaines espèces de rongeurs (Muridés), n'appartenant pas au genre *Rattus*, portent le nom de « rat géant », mais aucun ne vit en Inde et encore moins à Sumatra. Les rats géants sont presque exclusivement présents en Afrique tropicale. On y trouve le Rat géant de Gambie (*Cricetomys gambianus*) qui fréquente plutôt des zones découvertes, telles les savanes ou encore les forêts sèches, et le Rat géant d'Emin (*Crycetomys emini*) qui vit dans les forêts humides. Leur taille est de l'ordre de 45 cm et ils pèsent jusqu'à 1,5kg. Ces animaux creusent des terriers et qui amassent tout ce qu'ils peuvent trouver, y compris des éléments non comestibles. Leur base alimentaire est végétale, mais ils se nourrissent également volontiers de petits Invertébrés. Ce sont des rongeurs au mode de vie nocturne, capables de monter aux arbres. Ils disposent de bajoues énormes dans lesquelles ils stockent des quantités assez étonnantes de nourriture. Ces bajoues remplissent également un rôle social d'intimidation et servent d'organe vocal : l'animal les gonfle d'abord, puis il émet un cri sourd par éjection de l'air emmagasiné. Doux et sociables, les Rats géants africains se laissent très bien apprivoiser par l'homme. Leur pelage est envahi d'insectes du genre *Hemimerus*, qui sont des Orthoptères aptères, plats et lisses. Ces parasites commensaux exclusifs se nourrissent de spores de champignons dermatophytes ou de squames.<sup>91</sup> D'autres Muridés portent également le nom de « rats géants ». Ainsi, il existe un Rat géant des Célèbes (*Lenomys*) arboricole et, jusqu'en 1902 (date à laquelle on pense que les derniers spécimens ont trouvé la mort lors de l'éruption de la Montagne Pelée), on trouvait des Rats géants de Martinique (*Melomys*).<sup>92</sup>

Tout est relatif : les animaux que nous venons d'évoquer sont qualifiés de géants, mais nous avons bien précisé que les plus gros pesaient tout au plus deux kg... Par ailleurs, il existe

---

<sup>90</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p.58.

<sup>91</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal, Volume XI*, p. 386-389.

<sup>92</sup> Anonyme, *Encyclopédie des Sciences de la Nature*, p. 616-617.

d'autres rongeurs dont la physionomie évoque celle d'un rat, et dont la taille leur vaudrait sans doute le qualificatif de géant, mais aucun ne se trouve en Asie. Nous pouvons ainsi citer le capybara, dont le poids peut atteindre les cinquante kg, mais qui vit seulement en Amérique du Sud.(cf Figure 21) Enfin, en cherchant parmi les animaux vivant à Sumatra et que l'on pourrait confondre avec un rat de grande taille, on trouve le Porc-épic de Sumatra (*Thecurus sumatrae*). Il appartient au groupe des porc-épics dits de l'Ancien monde, qui ne possèdent que peu de piquants (mais très grands) et sont à peu près de la taille d'un blaireau.<sup>93</sup> (cf Figure 22) Leur tête étant dépourvue de piquants pourrait être confondue avec celle d'un gros rat.

Nombre d'auteurs ayant cherché à éclaircir cette affaire du rat géant, plusieurs nouvelles ou romans ont ainsi vu le jour. René Reouven, dans son bestiaire<sup>94</sup>, revient sur cette énigme : pour lui, il s'agit bien d'un animal d'une taille extraordinaire. A aucun moment ; cependant, on ne voit dans sa nouvelle le rat dans son entier. Les fèces de l'animal sont examinés à un certain stade du récit et sa tête n'est entraperçue qu'au moment de sa mort. On ne peut se baser que sur les témoignages de l'individu qui a volé l'animal pour en faire une bête de cirque et s'enrichir et qui failli mourir attaqué par le monstre (dont il n'est d'ailleurs pas la première victime). Dans son bestiaire, Reouven s'est inventé un fil conducteur auquel le rat géant se trouve lui aussi rattaché : il s'agirait d'une créature du baron Maureau de Maupertuis<sup>95</sup>, de même que le chien des Baskerville et le ver d'Isadora Persano dont nous allons parler dans le paragraphe suivant.

Un autre auteur, Richard Boyer, s'est attelé à l'écriture de l'affaire du rat géant<sup>96</sup>.(cf Figure 23) Dans le roman en question, on voit l'animal : il tue des hommes à coup d'incisives tranchantes et Holmes lui-même manque de finir peu glorieusement sous les assauts du monstre. Point de manipulation biologique ou chirurgicale cette fois, l'auteur donne une autre explication : ce que tout le monde croit être un rat gigantesque est en réalité un tapir, *Tapirus indicus* pour être précis. D'ordinaire paisible et herbivore, l'animal est devenu très agressif, probablement du fait de mauvais traitements associés à une explosion volcanique proche de Sumatra, qui aurait modifié le comportement de nombreuses espèces animales de la région. Si le Tapir peut être assimilé à un autre animal plus familier, il s'agit davantage du porc que du rat. En effet, même si sa mâchoire est pourvue d'incisives supérieures très longues, capables d'infliger les blessures évoquées dans le roman, le reste de son anatomie et plus particulièrement de sa tête, rappellent très peu un rongeur, quel qu'il soit. Le poids d'un tapir varie entre 225 et 300 kg et sa tête est pourvue d'une courte trompe mobile. Par ailleurs, le Tapir de l'Inde se différencie des autres tapirs grâce à une coloration très particulière, le corps étant majoritairement foncé avec une selle (appelée « chabraque ») plus claire.(cf Figure 24) Contrairement à ce qu'il serait tentant de croire, un tel pelage ne le rend pas plus visible, mais constitue au contraire un excellent camouflage dans les sous-bois où alternent ombre et lumière.<sup>97</sup> L'analogie avec le rat reste toutefois hasardeuse si l'on excepte la présence du tapir

---

<sup>93</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal, Volume XI*, p.414-418.

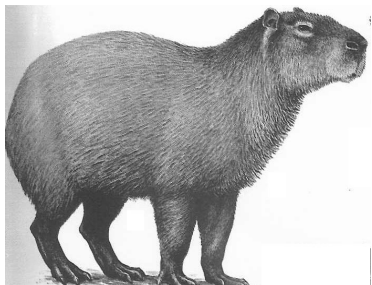
<sup>94</sup> Reouven, *Le bestiaire de Sherlock Holmes*, p. 59-100.

<sup>95</sup> Reouven fait intervenir dans son oeuvre un personnage récurrent, toujours à l'origine des animaux géants que l'on rencontre : il s'agit du baron Maureau de Maupertuis, qui n'est autre que le docteur Moreau, créateur d'hybrides mi-homme mi-bête, inventé par l'écrivain Herbert George Wells dans son roman « L'Île du Docteur Moreau » paru en 1896.

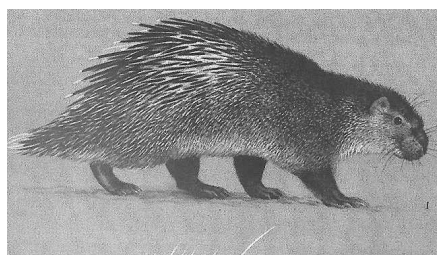
<sup>96</sup> Boyer, *Le Rat géant de Sumatra*

<sup>97</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal-Volume XIII*, p.19-20 et p.31-32.

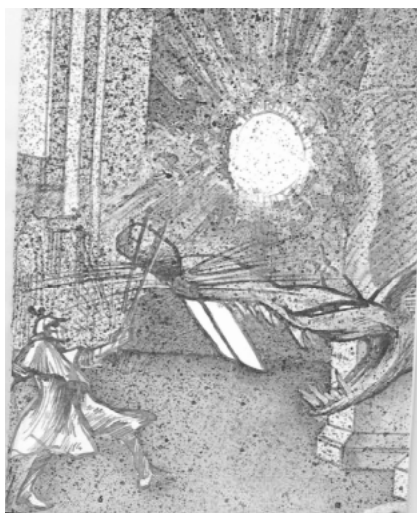
dans les forêts de Sumatra. Le point commun entre la version de Reouven et celle de Boyer réside dans le rapprochement entre le rat géant et le chien des Baskerville. En effet, dans le roman du second auteur, on s'aperçoit que le maître du rat n'est autre que Stapleton, le descendant des Baskerville qui déjà, avait dressé un chien maléfique. Le rat géant de Sumatra a enfin donné lieu (comme « La bande mouchetée ») à la publication d'une bande dessinée du même nom.<sup>98</sup>



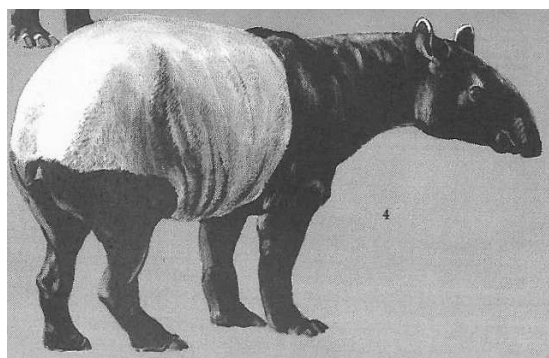
**Figure 21 : Capybara**  
(GRZIMECK et FONTAINE, 1991)



**Figure 22 : Porc-épic de Sumatra**  
(GRZIMECK et FONTAINE, 1991)



**Figure 23 : Illustration du « Rat géant de Sumatra »**  
(BOYER, 2003)



**Figure 24 : Tapirus indicus**  
(GRZIMECK et FONTAINE, 1991)

## 2) **Le ver d'Isadora Persano**

Encore un animal que Holmes se contente de citer sans aller plus loin, laissant le lecteur faire travailler son imagination. Il ne nous livre, dans la nouvelle « Le problème du pont de Thor », que cette phrase sibylline : « Une troisième histoire digne d'être citée est celle

<sup>98</sup> Duchateau et Di Sano, *Sherlock Holmes- Tome 6- Le rat géant de Sumatra*



d'Isadora Persano, le journaliste et duelliste bien connu, qui un matin fut trouvé fou devant une boîte d'allumettes contenant un ver mystérieux que la Science ignorait... »<sup>99</sup>

Là encore, les interprétations apocryphes et autres parodies sont allées bon train. Ainsi, Stuart Palmer nous livre-t-il une nouvelle assez cocasse, dans laquelle le dit Isadora Persano se rappelle un jour une chute qu'il fait dans la rue avant de se réveiller à l'hôpital avec près de lui un bocal dans lequel flotte ce qu'il identifie comme « une chose à la fois étrange et répugnante, une créature mince, vermiforme, de 15 cm au plus, à la tête gonflée, dépourvue d'yeux »<sup>100</sup>. Holmes (chose exceptionnelle) est alors pris en défaut : il ne sait que proposer, imaginant se trouver en présence « d'un individu du groupe des Phylla, probablement un Platyhelminthe, mais sans aucun doute une espèce venimeuse jusqu'ici inconnue de la science »<sup>101</sup>. Totalelement grotesque, le fin mot de l'histoire revient à Watson, qui tire ici profit de son doctorat en médecine : il s'agit en réalité de l'appendice du journaliste, qui a été victime d'une crise d'appendicite aiguë en pleine rue, justifiant une hospitalisation et une ablation d'urgence après une perte de connaissance. Et, on n'en est plus à une estocade portée à l'image du détective près, l'histoire se termine sur une jubilation revancharde de Watson qui, avant de livrer la solution, avoue avoir « ... attendu cet instant depuis le jour lointain où Holmes l'avait persuadé de donner Fusilier, son jeune bouledogue, en arguant que la pauvre bête ronflait ». L'auteur de cette irrévérencieuse nouvelle s'est donc emparé d'une histoire mentionnée par Holmes, dont il justifie l'occultation dans le Canon par un échec cuisant et une humiliation infligée par l'habituel fidèle acolyte.<sup>102</sup>

Moins abracadabrante bien que parfaitement surréaliste, et particulièrement bien ficelée, est la version de Reouven. Toujours dans son canevas où le baron de Maupertuis joue un rôle prépondérant, l'auteur nous propose un scénario dans lequel resurgit la femme de Stapleton (le maître du chien des Baskerville) remariée à Persano, connu pour ses nombreux duels. Le même baron formente une vengeance contre le journaliste, qui prend la forme de ce ver que les scientifiques ne reconnaissent pas. La femme de Persano le croit devenu fou : cet homme, dont la probité est reconnue de tous, se met à lâcher des chiens furieux contre un adversaire qu'il s'apprête à affronter, et s'abîme des heures durant dans la contemplation fanatique d'une boîte contenant un ver... La suite est peut-être aussi inattendue que dans la parodie précédemment évoquée : là encore, il ne s'agit pas d'un ver, mais du virus de la rage grossi un nombre de fois tel qu'il en devient visible. On passe donc de l'helminthologie à la virologie... Notons un point intéressant : à l'époque de Conan Doyle, on ignorait la forme des virus et pour cause, le microscope électronique n'existait pas. Donc, si Reouven lui donne une forme allongée, il commet (involontairement ?) un anachronisme. S'il s'était agi d'un virus icosaédrique (type Herpès), il n'y aurait jamais eu de « ver ». Le baron de Maupertuis, parvenu à cet étonnant résultat au cours de nombreuses et obscures expériences aurait fait parvenir au journaliste le monstrueux microbe pour lui prouver ce dont il était capable et en le prévenant que désormais, tous les hommes contre lesquels il jouerait de l'épée mourraient de la rage.

<sup>99</sup> Conan Doyle, *La pensionnaire voilée*, p.23.

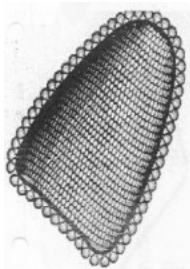
<sup>100</sup> Baudou et Gayot, *Nouveau Mémorial Sherlock Holmes*

<sup>101</sup> Baudou et Gayot, *Nouveau Mémorial Sherlock Holmes*

<sup>102</sup> Baudou et Gayot, *Nouveau Mémorial Sherlock Holmes*

Le drame se produit deux fois, ce qui explique le désespoir du duelliste, qui ne trouve d'autre solution que de faire mordre ses adversaires par un chien préalablement à tout combat, pour qu'ils soient vaccinés contre la rage avant de s'opposer à lui... Il ne s'agit pas d'une malédiction, les deux funestes duels ont tous deux été précédés d'une intrusion dans le domicile de Persano, dont la lame a été trempée dans une culture de virus rabique. Holmes conseille au journaliste de désinfecter son arme avant chaque combat avec de l'alcool ou de l'éther, ou encore, d'en faire bouillir la pointe. Le virus de la rage est un rhabdovirus, ce nom faisant allusion à sa forme allongée (« rhabdo » signifiant baguette en grec). (cf Figure 25) Grossi un nombre incalculable de fois, l'agent infectieux en obus mime la morphologie d'un ver. Rappelons qu'en 1881, Pasteur, Chamberland, Roux et Thuilier obtiennent un virus fixe utilisable comme vaccin. Les Rhabdovirus sont sensibles à différents agents physiques et chimiques dont l'éther, le chloroforme et la chaleur (15 minutes à 50 degrés), Holmes sait donc de quoi il parle. La durée d'incubation de la rage après contamination est longue. Elle s'étend de un à deux mois, voire davantage,<sup>103</sup> ce qui rend plausible la mort du premier adversaire de Persano bien après le combat.

Reouven oriente donc, dans cette aventure du « ver », son imaginaire vers la microbiologie (on quitte le monde de la zoologie). Une telle voie avait déjà été empruntée par Conan Doyle dans « L'aventure du détective agonisant » où un criminel inocule à ses victimes les bactéries responsables d'un « mal asiatique ». Dans sa demeure, l'assassin (colon à Sumatra) s'est installé un véritable laboratoire de microbiologie. Il le montre fièrement à Watson : « Voilà mes prisons, ajouta t-il en me montrant une rangée de flacons et de fioles sur une table latérale. Parmi ces cultures de gélatine, quelques-uns des plus grands criminels du monde sont en train de purger leur peine ».<sup>104</sup>



***Figure 25 : Virus de la rage***  
(GIRARD, 1989)

### **3) Le cormoran**

Il s'agit d'une histoire écrite par Reouven dont on ne sait au départ que bien peu de choses : un politicien, un phare et un cormoran interviendraient. La nouvelle met en scène l'oiseau en tant que messenger dressé à transmettre le signal qui ferait passer un sous-marin à l'attaque si les événements l'exigeaient. Le choix du cormoran n'est probablement pas fortuit.

---

<sup>103</sup> Girard, Hirth, Lebeurier et Witz, *Virologie moléculaire*

<sup>104</sup> Conan Doyle, *Son dernier coup d'archet*, p.159

Le nom de cet oiseau signifie littéralement « corbeau marin » et résulte de la contraction de l'appellation latine binominale le désignant, *Corvus marinus*. Cette appellation trouve son origine dans l'Antiquité et s'explique par la couleur noire et les cris rauques du volatile. En Europe, les deux espèces les plus rencontrées sont le grand cormoran (*Phalacrocorax carbo*) et le cormoran huppé. Le second, plus petit que le premier, est exclusivement marin, tandis qu'on peut rencontrer le grand cormoran dans les terres. Ce dernier est un oiseau aux ailes longues et larges qui en font un voilier hors pair, capable de parcourir de longues distances. A l'aise dans l'air, le cormoran est aussi parfaitement adapté à la plongée, sa membrane nictitante faisant office d'un véritable masque, qui lui confère une excellente vue sous l'eau. Un corps fuselé, des pattes implantées bien en arrière et dotées d'une large palmure, un système respiratoire très développé sont autant d'atouts assurant au volatile une faculté tout à fait remarquable à se déplacer sous l'eau. (cf Figure 26) En revanche, contrairement à nombre d'oiseaux aquatiques, la glande uropygienne située au niveau du croupion et sécrétant une huile imperméabilisante est atrophiée. Si cette perméabilité relative constitue un avantage pour la plongée en réduisant la quantité d'air emprisonnée sous les plumes, elle impose à l'animal une longue période de séchage après ses passages sous l'eau.

Le cormoran est un oiseau domesticable, encore utilisé aujourd'hui comme auxiliaire par les pêcheurs chinois et japonais. La « pêche au cormoran » est une discipline dans laquelle un cormoran, capturé jeune et dressé, met ses dons de pêcheurs hors pair au service de son maître. Les jeunes apprennent à pêcher le poisson sans l'avaler : pour ce faire, le dresseur ajuste autour du gosier de l'animal un lien qui, tout en le rattachant au bateau, va l'empêcher d'avaler sa proie. Peu à peu, la laisse devient inutile, le cormoran s'habituant à être nourri à la fin de la pêche. Amenée à disparaître, cette technique fut largement autrefois utilisée.<sup>105</sup> Les personnages de la nouvelle n'ont donc rien inventé. En revanche, il était particulièrement bien pensé d'avoir recours au cormoran, parfaitement fondu dans le décor et n'attirant pas l'œil, capable de parcourir de longues distances et dont le dressage ne présentait pas de difficultés particulières.



***Figure 26 : Cormoran***  
(Mammifères et Oiseaux pêcheurs, 1993)

---

<sup>105</sup> Anonyme, *Les animaux sauvages, Mammifères et Oiseaux pêcheurs - Le grand Cormoran*

#### 4) La sangsue

Nous abordons dans ce paragraphe le cas du dernier animal évoqué par Reouven dans son bestiaire. La base de la nouvelle s'appuie sur une brève allusion de Watson dans le Canon: « je parcours mes notes sur la répugnante histoire de la sangsue rouge et sur la mort terrible de Crosby le banquier »<sup>106</sup>. Une répugnante histoire, s'en est une sans aucun doute sous la plume de Reouven. Pour ne pas trahir le dégoût systématique que l'idée même d'une sangsue est capable de faire naître chez tout un chacun, cette nouvelle baigne dans une ambiance sombre et malsaine, qui ne tient pas uniquement à sa vedette, une sangsue géante, fruit des manipulations du « savant fou » Moreau de Maupertuis.

L'animal, nourri au sang de porc, devrait permettre la constitution d'une source de sang frais pour l'Homme. Par conséquent, le propriétaire de la sangsue compte bien faire fortune grâce à la possession d'une véritable « banque de sang » vivante, en revendant à prix d'or une matière brute si précieuse. Il dispense à Holmes un petit cours de zoologie médicale: « La sangsue, annélide sans soies de la classe des hirudinées, est exclusivement hémaphage. Par une bouche pourvue de trois mâchoires dentelées, elle peut absorber, en un seul repas, huit fois son poids de sang. De verte, elle devient alors presque rouge, ce qui constitue un spectacle tout à fait fascinant. Cependant, sa caractéristique la plus frappante reste sa salive anticoagulante, dont les propriétés, utilisées à bon escient, seraient susceptibles de rendre les plus grands services dans le domaine de la circulation du sang. »<sup>107</sup>

Ces informations sont exactes. La classe des Hirudinées ou Achètes (étymologiquement « sans soies ») regroupe des espèces appartenant à l'embranchement des Annélides, qui possèdent deux ventouses ventrales situées aux deux extrémités du corps et impliquées dans la locomotion (déplacements par arpentage) et l'alimentation (la ventouse antérieure, où s'ouvre la bouche, est munies de trois lames tranchantes ou mâchoires permettant à l'animal de dilacérer localement la peau et les vaisseaux cutanés de son hôte).<sup>108</sup> (cf Figure 27) Les glandes salivaires de la sangsue sécrètent une substance baptisée hirudine, qui empêche la coagulation du sang. On pense que cette substance s'apparente à une protéine et serait responsable d'une dénaturation de la thrombine, facteur majeur de la cascade de coagulation sanguine. On a également pu mettre en évidence des propriétés vasodilatatrices et hypotensives de la salive de l'animal.<sup>109</sup> Le sang absorbé au cours d'un repas est concentré dans l'intestin de la sangsue qui en absorbe l'eau. La digestion dure ensuite plusieurs mois (environ six) : des bactéries, les *Pseudomonas hirudinis* empêchent la dégradation sanguine grâce à une activité métabolique particulière qui leur permet de décomposer le liquide biologique ingéré très lentement, tout en le garantissant contre le pourrissement. La sangsue peut ainsi se contenter d'un seul repas complet pendant un an et demi et survivre encore après ce délai si elle ne trouve pas d'hôte sur lequel se ravitailler<sup>110</sup>. Reouven se base donc sur des connaissances scientifiques solides pour élaborer son intrigue. Seule la taille démesurée de l'animal est pure affabulation. L'allusion à la « sangsue rouge », outre la nouvelle de

---

<sup>106</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p.237-238.

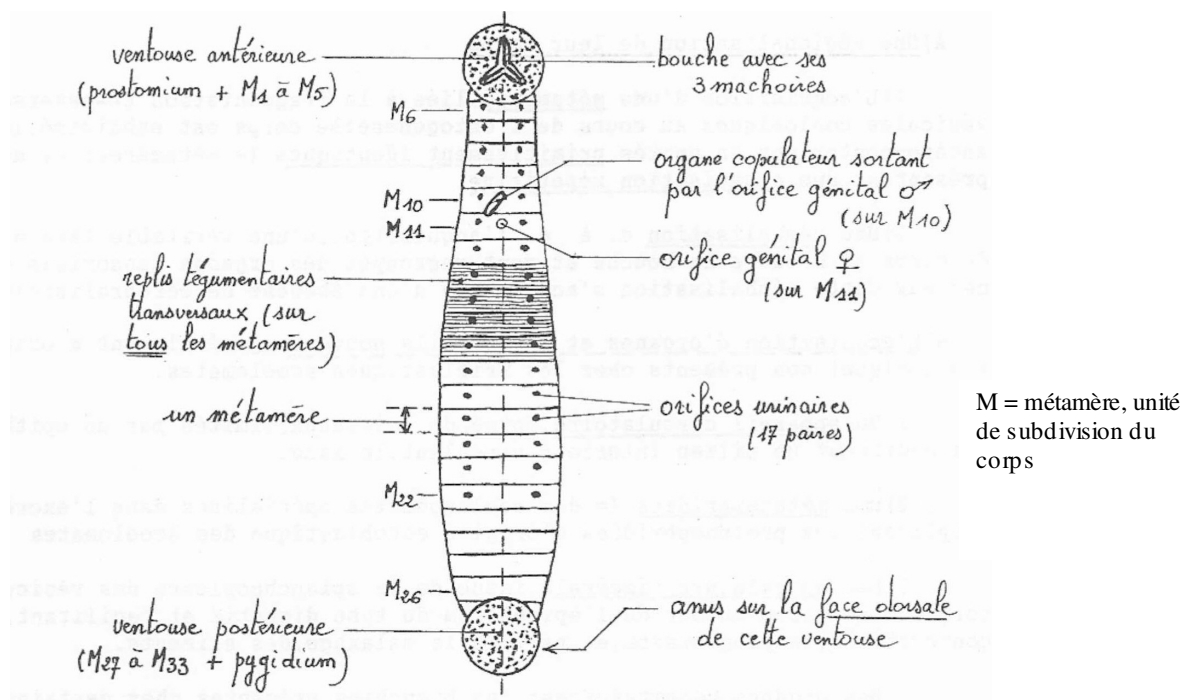
<sup>107</sup> Reouven, *Le bestiaire de Sherlock Holmes*, p. 182.

<sup>108</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal - Volume I*, p.388.

<sup>109</sup> Grassé, *Traité de Zoologie- Tome V – Premier fascicule*, p.563.

<sup>110</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal - Volume I*, p.389.

Reouven, a également donné lieu à la publication d'une bande dessinée<sup>111</sup>. Elle a donc puissamment stimulé les imaginations.



**Figure 27 : Face ventrale d'une sangsue officinale**

En résumé, des espèces animales très diverses (allant de la sangsue au singe) interviennent comme véhicules du crime dans les aventures de Sherlock Holmes. Conan Doyle ne respecte pas toujours la vérité scientifique, soit par ignorance, soit pour pimenter ses nouvelles de notations étranges, fantastiques ou terrifiantes. On sait par ailleurs que l'auteur, dans d'autres brefs écrits, a inventé de toutes pièces ou modifié des espèces animales (comme dans « L'horreur des altitudes »<sup>112</sup> ou Le Trou du Blue John »<sup>113</sup>). Dans le premier cas, il s'agit de créatures ressemblant à des céphalopodes (elles possèdent des yeux en soucoupes, un bec, des tentacules, peuvent changer de couleur) munies de flotteurs et vivant dans les hautes couches atmosphériques. Dans le second cas, un mammifère cavernicole, aveugle, velu et carnivore, témoigne d'une évolution animale souterraine parallèle à l'évolution darwinienne « classique ». Enfin, il faut souligner que la tradition holmesienne des « animaux criminels » s'est trouvée reprise par Jean Roy dans sa longue série des « Harry Dickson- Le Sherlock Holmes américain ». On trouve là aussi des espèces très diverses (loups de Sibérie, céphalopodes au regard pétrifiant, silures géants, etc...). Mais dans ce cas, le fantastique prend le pas sur l'intrigue policière, qui lui sert en quelque sorte de prétexte, d'alibi.

<sup>111</sup> Duchâteau, Clair et Daniels, *Sherlock Holmes- La sangsue rouge*

<sup>112</sup> Conan Doyle, *L'horreur des altitudes et autres histoires étranges*

<sup>113</sup> Conan Doyle, *Contes de terreur/Contes d'aventures/ Le parasite*



**Quatrième partie : Les animaux comme projection  
de l'homme**

Dans cette dernière partie, nous nous intéresserons à un aspect plus littéraire de l'emploi des animaux dans la saga holmesienne. Il s'agit de l'utilisation de termes animaliers (qui n'est pas l'apanage de Conan Doyle) pour décrire une attitude ou un faciès humain. La variété des comparaisons possibles est très large. Par ailleurs, la présence et l'évocation de certaines espèces animales peuvent trouver une signification toute particulière, exploitable à l'envie. Nous nous contenterons ici de mentionner certaines de ces allégories en cherchant à apporter l'explication la plus satisfaisante. Enfin, toujours dans le registre de la projection homme-animal, nous approcherons ce concept de la manière la plus terre-à-terre qui soit, en évoquant des transpositions littéraires ou cinématographiques de l'univers holmesien dans le monde animal.

## **A) L'homme est une bête**

La description d'un individu, de ses expressions, démarches et attitudes est un exercice délicat, puisqu'il fait appel à l'imagination du lecteur, cette dernière variant beaucoup d'une personne à l'autre. Pour donner une idée aussi précise que possible de la physionomie d'un personnage, l'écrivain à tout intérêt à faire appel à des références universelles ou presque. C'est pourquoi, les comparaisons animalières sont fréquentes dans la littérature, règle à laquelle Conan Doyle ne fait pas exception.

### **1) Les faciès**

Être comparé à un animal, quel qu'il soit, pour visualiser des traits n'a souvent rien de très flatteur. Conan Doyle fait principalement appel à ce type d'analogies pour décrire les individus dont on saura, avant la fin de l'enquête qu'ils n'ont rien de très recommandable ou qu'ils n'ont rien de bien intéressant intellectuellement parlant. La victime la plus habituelle de ce procédé littéraire est le brave Lestrade, figure policière récurrente de Scotland Yard, souvent amené à travailler avec Holmes, dont il ne fait au final que suivre les conseils et idées. Le détective, qui en est parfaitement conscient ne manque jamais de le souligner à sa manière sarcastique. Conan Doyle afflige le policier d'« une figure de bouledogue »<sup>114</sup>, race de chien reconnaissable entre toutes avec son nez écrasé et sa moue perpétuelle. Le bouledogue anglais est très populaire chez les insulaires, de par son caractère roublard et son physique absurde qui collent d'assez près au sens de l'humour britannique. Donc, même si le lecteur ne voue que peu d'estime à l'intellect de l'inspecteur (parce que Conan Doyle et Holmes le veulent ainsi), il ne peut s'empêcher malgré tout d'éprouver une sympathie condescendante à son égard.

Dans la plupart des cas, ce sont les traits vigoureux qui sont décrits au moyen de comparaisons animalières, les descriptions légères et attrayantes puisant plutôt dans le domaine du doux ou du poétique. Au cours de l'enquête des « Six napoléons », par exemple, une photographie retrouvée sur un cadavre représente « un homme alerte, aux traits simiesques très accentués, aux sourcils fort épais, la mâchoire inférieure proéminente comme celle d'un babouin ». <sup>115</sup> Et la description du mari de « La pensionnaire voilée » n'est guère

---

<sup>114</sup> Conan Doyle, *Résurrection de Sherlock Holmes*, p. 335.

<sup>115</sup> Conan Doyle, *Les six Napoléons*, p. 13.



plus engageante : « Le visage était abominable : un porc humain, ou plutôt un ours sauvage fait homme, car il était formidable dans sa bestialité. »<sup>116</sup>

## 2) Les attitudes

Le recours à des images bestiales est également très utilisé par Conan Doyle pour décrire le comportement d'un individu. Qu'il s'agisse de sa manière de se déplacer ou d'un trait de caractère permanent. Ainsi, dans l'énigme de « La pierre de Mazarin », Holmes est-il confronté à deux malfaiteurs, le Comte Sylvius et son bras droit, Sam assimilés par Watson à deux poissons. Le détective reprenant la comparaison de son ami, dit du Comte qu'il est « un requin. Il mord. Sam n'est pas un requin. C'est un gros goujon à tête stupide et ronde. Mais il fait quand même de grands sauts dans mon filet. »<sup>117</sup> L'image du requin traduit l'absence de scrupules, l'intelligence et la puissance du Comte, tandis que le goujon symbolise l'inoffensif sous-fifre. Plus loin dans l'intrigue, le Comte Sylvius se retrouve confronté au détective, et Watson rapporte qu'un « éclair comme on voit passer dans les yeux des fauves passa dans le regard du criminel »<sup>118</sup> Les comparaisons de ce type dans le seul Canon sont si nombreuses qu'il serait vain de chercher à les recenser toutes. Néanmoins, il est intéressant d'en citer quelques-unes pour illustrer notre propos. Ainsi, celle que Watson fait de son illustre ami dans la nouvelle « Les plans du Bruce Partington », au moment où la solution se présente à l'esprit du détective : « Regardez un chien courant dans un chenil : il a les oreilles basses et la queue tombante. Regardez le même chien qui, muscles tendus et yeux luisants, court sur une piste bien chaude. Vous aurez une idée du changement qui s'était opéré sur Holmes depuis le matin »<sup>119</sup> Les comparaisons relatives aux fauves sont également fréquentes. Par exemple, c'est à un véritable combat de félins que nous assistons dans « L'aventure du marchand de couleur » quand Holmes « bondit comme un tigre » face au vieux marchand de couleurs qui « avait la force d'un lion dans la moitié supérieure de son corps »<sup>120</sup>. Les grands félins véhiculent les concepts de puissance, férocité, rapidité et souplesse. Bien d'autres assimilations bestiales utilisées par Conan Doyle pour traduire au mieux le comportement de ses personnages pourront être relevées par un lecteur attentif.

## B) Les animaux : sens et raison d'être

Le propos auquel nous allons nous attacher ici est nettement plus abstrait que tout ce qui précède de notre étude. En effet, il s'agit de cerner la position de l'homme derrière la présence des animaux. Un chapitre entier est consacré à cette vision particulière dans le très beau livre « Les nombreuses vies de Sherlock Holmes »<sup>121</sup>, et il nous paraît intéressant d'en

---

<sup>116</sup> Conan Doyle, *Archives sur Sherlock Holmes -La pensionnaire voilée*, p. 17.

<sup>117</sup> Conan Doyle, *Archives sur Sherlock Holmes- Le vampire du Sussex*, p. 96.

<sup>118</sup> Conan Doyle, *Archives sur Sherlock Holmes- Le vampire du Sussex*, p. 104.

<sup>119</sup> Conan Doyle, *Son dernier coup d'archet*, p. 122.

<sup>120</sup> Conan Doyle, *Archives sur Sherlock Holmes -La pensionnaire voilée*, p. 150.

<sup>121</sup> Ruaud et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*

exposer les grandes lignes, en y apportant d'éventuels commentaires. Les auteurs se sont basés sur les figures animales et ont cherché pour chacune d'entre elles une explication philosophique/psychologique justifiant leur présence.

### 1) L'abeille

De nombreuses allusions à cet insecte existent dans les nouvelles et romans mettant Holmes en scène. En effet, le détective, lorsqu'il décide de prendre sa retraite (qu'il lui faudra abandonner en pointillé), part dans le Sussex afin de consacrer une grande partie de son temps à l'apiculture. Par ailleurs, il semblerait que l'abeille « constitue d'une certaine façon le totem du détective, la projection de son être véritable, le symbole adéquat de sa conscience et de ses aspirations »<sup>122</sup>, et ce par plusieurs aspects. En premier lieu, l'abeille est un insecte social et politique, du fait de l'organisation très structurée et hiérarchisée de la ruche. (cf Figure 28) Or Holmes, par ses nombreuses interventions, joue lui aussi dans la société anglaise un rôle largement qualifiable de politique et social. De même l'organisation parfaite des abeilles peut-être rapprochée de celle des milieux du crime. Une telle comparaison s'applique à l'ennemi favori de Holmes, le génial professeur Moriarty, qui aurait tissé autour de lui un réseau formidablement orchestré dont il serait la reine. D'ailleurs, le détective ne le qualifie-t-il pas de Napoléon du crime, empereur dont les emblèmes sont l'aigle et l'abeille ? L'abeille peut également revêtir une signification plus négative et coller de fait au personnage de criminel qu'est le professeur : en effet, pour des auteurs comme Platon, « l'abeille et le frelon symbolisent l'homme livrés aux plaisirs et aux désirs vicieux, l'homme gouverné par des désirs superflus »<sup>123</sup>.

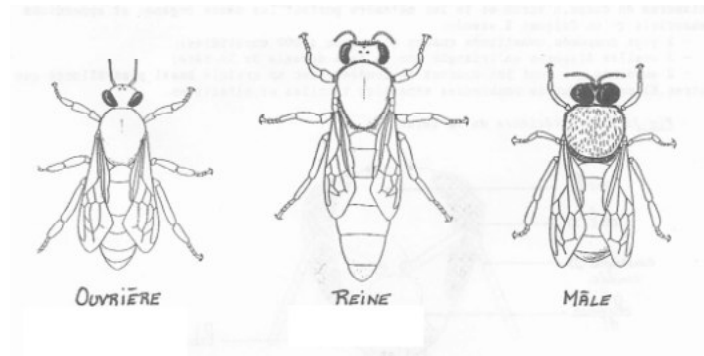
Les nombreuses zones d'ombres existant à l'époque dans la compréhension du fonctionnement des sociétés d'abeilles peuvent également apporter une explication plausible à l'intérêt que leur porte le détective. Voilà bien un mystère digne de la puissance de son cerveau, sans cesse à la recherche de matière à analyser. C'est en tout cas ce que penserait certainement Rémy Chauvin qui, malgré les travaux éclairants de Von Fritsch (il a obtenu le prix Nobel pour cela) et bien qu'ayant consacré une grande partie de sa vie à l'étude de ces insectes fascinants, intitule son ouvrage « l'Enigme des abeilles ». L'un des chapitres de son livre attire spécialement l'attention dans le cadre d'étude qui est le nôtre. En effet, il y développe une théorie avancée pas différents auteurs, selon laquelle la ruche serait un super-organisme dont chaque individu représenterait une cellule. Un super-organisme avec toutes les fonctions organiques inhérentes à cet état : respiration, circulation, régulation thermique, excrétion, mais sans...cerveau<sup>124</sup>. L'inverse en quelque sort de Holmes qui dit de lui-même qu'il n'est qu'un cerveau auquel son corps sert d'appendice. Qu'il ait décidé à la fin de sa vie de concentrer ses facultés intellectuelles sur la résolution d'un mystère universel constitue finalement la retraite idéale pour son personnage. Il faut noter que récemment une romancière anglo-saxonne, Laurie King, a tiré Holmes de sa retraite pour le marier et lui faire reprendre du service. Dans ses ouvrages, elle insiste toujours sur l'activité apicole du détective.

---

<sup>122</sup> Ruaud et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, p. 252.

<sup>123</sup> Ruaud et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, p.253.

<sup>124</sup> Chauvin, *L'énigmes des abeilles*, p. 93-124.



**Figure 28 : Les trois catégories d'individus composant une société d'abeilles**

## 2) Le rat

Des rats et des hommes... Une cohabitation remontant aux origines de l'humanité et toujours placée sous le signe de l'adversité. Ennemis redoutés pour leur voracité et les maladies qu'ils véhiculent, leur capacité à proliférer, une prédilection pour les endroits sombres et humides, toutes caractéristiques propres à les rendre détestables, les rats incarnent tout naturellement les maux de l'humanité. A l'époque où vit Holmes, la promiscuité avec les rongeurs est permanente, en ville (Londres était une ville sale envahie par la vermine), à la campagne, sur les bateaux... Le détective se trouve confronté aux rats en plusieurs occasions, dont la plus mémorable (pourtant non décrite dans le Canon), est celle où, comme nous l'avons vu précédemment, il en découde avec le rat géant de Sumatra. Dans leur bestiaire philosophique, Ruaud et Mauméjean rapprochent l'histoire de ce monstre d'une publication de Freud «L'homme aux rats». Celle-ci décrit une névrose induisant un sentiment de culpabilité permanent, doublé d'une intelligence qui ne s'assume pas. Les auteurs en viennent à l'interprétation selon laquelle le rat serait pour Holmes « le pendant négatif de l'abeille. Un animal à la forte structure sociale, sans cesse au travail, mais évoluant dans les ténèbres là où l'abeille vole en pleine lumière. La face sombre de la raison [...] »<sup>125</sup> Ruaud et Mauméjean rappellent enfin le fait qu'il existait dans l'Antiquité, une forme de voyance, la myomancie, qui se basait sur les cris et la voracité des rats et souris. Holmes est presque amené à faire appel à cet antique savoir dans le terrifiant roman apocryphe « Le Testament de Sherlock Holmes », où l'une des victimes est assassinée au moyen d'un dispositif abominable, consistant à faire ronger ses viscères par une horde de rats affamés.<sup>126</sup> Enfin, c'est la disparition de ces animaux omniprésents d'ordinaire qui intrigue Holmes à Deptford et lui fait penser que quelque chose décime les rangs des rongeurs : il en vient à penser à un prédateur, en l'occurrence les galéodes géantes... Le rapport entre le détective et les rats n'est donc pas uniquement conflictuel : un animal aussi proche de l'homme que l'est le rongeur constitue parfois un précieux fil conducteur vers la solution d'une énigme.

## 3) L'huître

Trois fois, ce mollusque acéphale est évoqué dans le Canon : deux mentions y sont faites dans « le signe des quatre » et la troisième dans « L'aventure du détective agonisant ».

<sup>125</sup> Ruaud et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, p.257.

<sup>126</sup> Garcia, *Le testament de Sherlock Holmes*, p. 161.

Dans le Bestiaire philosophique de Ruaud et Mauméjean, l'huître est dépeinte comme une représentation de la nature du détective, en cela qu'elle n'est « qu'un amas charnel sans forme qui produit en la perle le symbole même de la raison, la sphère.»<sup>127</sup> Holmes nourrissant en effet une véritable méfiance à l'égard du corps, l'huître serait véritablement sa projection inverse : un corps sans cerveau.

Dans « L'aventure du détective agonisant », le détective simule afin de faire croire à sa mort prochaine, un délire consistant à imaginer un monde envahi par les huîtres. Ce qu'il fait apparaître comme logique, en se basant sur la prolifération de ces coquillages. Malgré le dégoût qui semble se dégager d'une pareille divagation, Holmes consomme des huîtres dans « Le signe des quatre ». Deux explications psychologiques à pareil acte (en dehors du simple fait d'aimer manger des huîtres...) sont données : le détective a ainsi l'impression d'anéantir l'envahisseur, en même temps qu'il supprime cette image inversée de lui qui l'indispose. Comme on le voit, la psychanalyse n'est pas loin...

### **C) Sherlock Holmes chez les animaux**

De la comparaison à la transformation pure et simple il n'y a qu'un pas. Le personnage de Sherlock Holmes a enterré son père et depuis, sa vie s'est vue prolongée par divers auteurs de romans policiers, mais également dans des écrits relatifs à la culture et à la littérature enfantines. La résolution de mystères, petits ou grands, avec à la clé, la punition justement méritée des méchants ingénieusement attrapés, justifient le succès que les histoires de détectives remportent auprès du jeune public. Là comme ailleurs, la créature de Conan Doyle rafle tous les honneurs et se retrouve sur le devant de la scène avec des adaptations multiples, tant livresques que cinématographiques. Le monde animal exerçant aussi une véritable attraction sur les enfants, c'est tout naturellement que le détective s'est vu métamorphosé en une série d'animaux, doués de la parole et des mêmes facultés que leur modèle humain. L'addiction à la cocaïne en moins bien sûr... Avouons qu'en la matière, les adultes ne boudent pas non plus leur plaisir.

#### **1) Basile, détective privé**

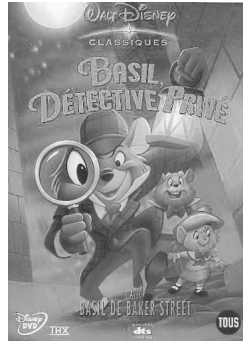
Le dessin animé de Walt Disney, sorti en 1986, a représenté pour beaucoup d'enfants le premier contact avec ce personnage affublé d'une casquette à rabats, fumant la pipe et jouant du violon. Mais peu de gens savent qu'il s'agit de l'adaptation d'une série de livres pour enfants, écrits par Eve Titus, illustrés par Paul Galdone et publiée dans les années 1950-1960. On y voit la souris Basil et son fidèle compagnon Dawson mener des enquêtes plus périlleuses les unes que les autres<sup>128</sup>. Dans les premières images du dessin animé, on voit furtivement la silhouette du « vrai » Holmes, Basile étant censé habiter dans la même maison, au 221 B, Baker street. Une souris donc, pas un rat. La figure du rat est réservée à l'infâme professeur Ratigan, le Moriarty du monde des souris. Dans l'animation de Disney, tous les personnages sont rats ou souris, et même chauve-souris stupide à jambe de bois pour le bras droit de Ratigan. Le choix de la souris, avec son long museau effilé et ses manies fouineuses et passe-partout n'est évidemment pas anodin. (cf Figure 29) Le pauvre Watson se voit affligé

---

<sup>127</sup> Ruaud et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, p. 258.

<sup>128</sup> Ruaud et Maumejean, *Les nombreuses vies de Sherlock Holmes*, p.250.

d'une bedaine qui accentue le caractère soupe au lait qu'on veut bien lui octroyer, tandis que Holmes, de cynique et désabusé qu'il était dans le monde humain, devient cabotin pour être plus accessible à la mentalité enfantine. Les allusions aux aventures écrites par Conan Doyle sont nombreuses. Par exemple, la scène finale ne se déroule certes pas aux abords du ravin de Reichenbach, mais en haut du Big Ben : elle évoque néanmoins furieusement « Le problème final ». Quant au chien utilisé par Basile au cours de son enquête, il se nomme Toby...comme le limier du « Signe des quatre ».



***Figure 29 : Affiche du dessin animé de Walt Disney, « Basil, détective privé »***  
(Disneyparoles)

## **2) Holmes, le renard**

Un autre dessin animé, télévisé celui-ci et créé entre 1984 et 1985 par le japonais Miyazaki, se contente de métamorphoser les personnages sans en modifier les noms. L'intelligence, la silhouette longiligne et les inépuisables ressources du rusé détective se retrouvent incarnées sous les traits d'un renard, dans un monde de chiens bipèdes. Une fois de plus, Watson n'est pas au mieux de sa forme, sorte de griffon moustachu auquel on donne bien quinze ans de plus qu'au colocataire de l'appartement de Baker Street, tandis que Lestrade se voit d'office attribuer la face de bouledogue qui lui revient de droit. Moriarty est un élégant et machiavélique chien violet, qui tiendrait un peu du doberman si ce n'était la couleur... (cf Figures 30, 31 et 32) Chaque personnage change donc de peau pour adopter celle d'un canidé, avec le physique de l'emploi (ce qui, du fait de la diversité des races canines, offre de multiples possibilités). Holmes reste dans l'ambiguïté : c'est un gentil mais pas un débonnaire, c'est un presque chien mais c'est un renard... S'il avait fallu choisir une figure canine pour le représenter, les types lupoïdes auraient été sans doute les plus adaptés, mais la défiance que l'on peut ressentir à leur égard (chien-loup, chien de garde, chien de combats) rendait certainement le choix du renard plus judicieux.



**Figures 30, 31 et 32 : Watson, Holmes, Lestrade et Moriarty par Miyazaki**  
(Société Sherlock Holmes de France)

### **3) Sherlock Heml'Os**

Exception faite du jeu de mot désastreux (de règle pour tous les autres personnages et existant également en anglais dans la version originale sous la forme de « Sherluck Bones »), mais néanmoins tout à fait adapté, cette petite série d'enquêtes enfantines mettant en scène un chien à la sagacité aiguisée a tout pour plaire aux plus jeunes. Les livres compilent une succession de micro-énigmes très simples que les jeunes lecteurs sont appelés à résoudre avant de pouvoir découvrir la solution. Les saynètes se déroulent dans un monde canin, et une fois encore Watson (rebaptisé Scottson), un petit Scottish terrier peureux, gourmand et casanier est tourné en dérision. Les illustrations simplistes nous montrent Holmes sous les traits d'un chien à grand museau et grandes oreilles de type St-Hubert mais auquel on aurait fait une mise en pli.<sup>129</sup> (cf Figure 33) L'esprit de Conan Doyle est totalement absent de ces petites histoires : seuls ont été conservés le nom pastiché et la forme littéraire (l'enquête policière). Il s'agit d'un exemple typique d'une transposition dans le monde animal, destinée à séduire le jeune public. Les personnages qui sont des chiens de toutes formes et de toutes tailles, s'habillent et parlent comme des humains mais sont plus sympathiques du fait de leur appartenance à la gente canine.



**Figure 33 : Scottson et Sherlock Heml'os**  
(RAZZI, 1987)

<sup>129</sup> Razzi, *Sherlock Heml'Os mène l'enquête*

#### 4) La Mante

Voici sans doute, due à William Kotzwinkle, la transposition holmesienne animalière la plus réussie. Celle qui parvient à synthétiser tous les traits caractéristiques du détective. La silhouette anguleuse et trop grande, la rapidité de mouvement et d'action, la force... et le côté inquiétant. En effet, la Mante religieuse ou Mante Prie-Dieu (*Mantis religiosa*) est un insecte dont le nom vernaculaire français vient de la position adoptée par ses pattes ravisseuses quand elle guette une proie, rappelant la prière. (cf Figure 34) Linné a dénommé le genre « Mantis », un terme désignant en grec une « prophétesse ou devineresse »<sup>130</sup>. Or Holmes est souvent taxé de divination par les non-initiés assistant pour la première fois à l'une de ses splendides démonstrations déductives. Kotzwinkle, dans son « Grabuge chez les Insectes », nous livre une vision inédite et réjouissante de Sherlock Holmes, en lui donnant les traits d'une mante religieuse qui enquête au sein d'une faune aux multiples pattes, chélicères, et autres antennes. (cf Figure 35) Le docteur Watson devient quant à lui le Dr Grillon, toujours disposé à se régaler friandises aux pucerons ou à se laisser séduire par la taille fine d'une jolie femelle papillon... Décidément, les figures watsonniennes ne rendent jamais vraiment hommage à la constance de celui sans lequel finalement, le personnage de Sherlock Holmes serait resté inconnu du grand public. Son rôle de faire-valoir, tout juste perceptible dans l'œuvre de Conan Doyle, s'est vu amplifié jusqu'au ridicule dans les pastiches.

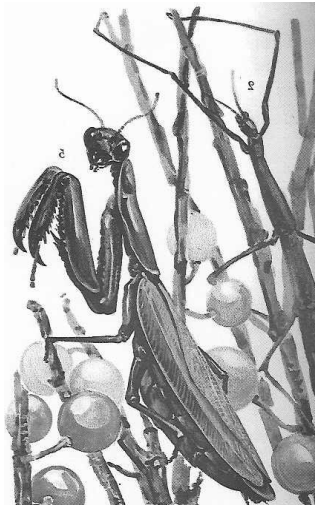
Non content de créer des énigmes à mettre sous les mandibules de son détective, l'auteur peint toute une galerie de personnages invertébrés évoluant dans leur biotope et se livrant à des activités à la fois fascinantes et réalistes. En effet, derrière le travail du romancier se cache celui d'un entomologiste. Romancé certes, et recelant des invraisemblances, mais basé sur des comportements réels propres aux insectes. Ainsi, une des énigmes amène le détective à mettre en évidence un mite infiltrée chez les abeilles, grâce à un mimétisme quasi irréprochable. L'espion est démasqué au moyen d'un stratagème mis au point par La Mante, qui consiste à obliger la mite à essuyer son appareil buccal avec une serviette de soie. Or, la salive des mites contient une enzyme qui lyse les fibres de soie, provoquant l'apparition d'une tache de couleur marron sur le fragile textile, lequel dénonce le traître. Comme le véritable Holmes, La Mante possède des connaissances très éclectiques et précises, qui lui sont d'une aide inestimable dans la résolution des énigmes qu'on lui soumet.

<sup>131</sup>

---

<sup>130</sup> Grzimeck et Fontaine, *Le monde animal-Volume II*, p.132.

<sup>131</sup> Kotzwinkle, *Du grabuge chez les Insectes*



***Figure 34: Mantis religiosa***  
(GRZIMECK et FONTAINE, 1991)



***Figure 35 : La Mante et Dr Grillon***  
(KOTZWINKLE,2000)

La dernière partie de ce travail s'attache donc à souligner la distance minimale qui sépare parfois l'homme de l'animal. Non seulement, le vocabulaire propre à la gent animale s'impose de lui-même au romancier pour la description de ses personnages, mais on peut encore aller plus loin en adoptant un point de vue relevant de la psychanalyse pure pour interpréter le rapport de l'homme aux animaux. Enfin, les métamorphoses du détective, de l'insecte au renard, ont permis la pérennisation du personnage y compris chez les plus jeunes. Un tel moyen, permettant la diffusion de figures littéraires célèbres chez les enfants, est fréquent. Les « Trois Mousquetaires » d'Alexandre Dumas ont ainsi également été reproduits dans un dessin animé, chacun d'entre eux étant grimés sous les traits d'un chien.



## CONCLUSION

Contrairement à ce que pourrait laisser croire une connaissance superficielle du Canon et de l'œuvre holmesienne en général, la présence animale dans le monde du célèbre détective ne se limite pas à celle du chien des Baskerville. Bien au contraire, les figures animales foisonnent, de la plus banale à la plus exotique, et interviennent dans diverses situations (parfois tout à fait surprenantes).


Sir Arthur Conan Doyle, homme de science et de lettres victorien, tributaire de ses connaissances et de son époque, a tout naturellement évoqué différentes espèces animales, pour alimenter les énigmes auxquelles il a confronté son personnage. C'est ainsi que nous croisons en compagnie de Sherlock Holmes des animaux familiers (rats, chevaux) ou exotiques (serpents tropicaux, singes), voire totalement inattendus (comme la « crinière du lion »). Pour chacun d'entre eux, nous avons exposé l'apport de leur présence aux ressorts de l'intrigue, ainsi que les données scientifiques dont disposait le romancier. Ces données semblent parfois critiquables dans ce qu'elles peuvent avoir de superficiel ou d'erroné. Les auteurs ayant pris le relais holmesien après Conan Doyle ont également exploité le filon animalier, ce qui nous a permis d'élargir notre étude au-delà des cadres du Canon pour compléter notre bestiaire.

Toute l'œuvre d'Arthur Conan Doyle serait fort intéressante à analyser à travers le prisme zoologique, puisque de nombreux autres romans ou nouvelles du romancier mettent des animaux en scène. Des espèces ordinaires (« Le chasseur de coléoptères », « Le chat du Brésil »), extraordinaires (« L'horreur du plein ciel ») ou préhistoriques (« Le Monde perdu »), qui constituent autant de témoignages de l'attraction exercée par la zoologie sur le médecin écrivain. D'ailleurs, Conan Doyle n'était pas le seul littérateur de son époque que l'extraordinaire diversité du monde animal impressionnait. Nous pouvons citer à ce propos le très célèbre « Livre de la jungle » (1884) de Rudyard Kipling, ou encore le non moins populaire « Tarzan » (1912) d'Edgar Rice Burroughs. Ces deux romans à succès, qui reposent tout entiers sur une incursion zoogéographique tropicale, générèrent comme les aventures de Sherlock Homes de nombreuses adaptations à l'écran et une littérature secondaire non négligeable.

Les animaux fascinent, effraient, séduisent, en tout cas ne nous laissent jamais indifférents. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'ils aient toujours occupé une place de choix dans la littérature policière, comme en témoigne notre étude consacrée à Conan Doyle et son célèbre détective. Les « thrillers » actuels, en particulier ceux baignant dans l'univers muséologique, comme « Relic » de Douglas Preston et Lincoln Child (1996), « Sortilèges au Muséum » (1996) de Philippe Delerm ou le très récent « Muséum » (2006) de Véronique Roy prennent d'une certaine façon le relais du romancier victorien. À propos du dernier ouvrage cité, la phrase apocryphe prêtée à Sherlock Holmes pourrait même se transformer en un « Élémentaire mon cher Darwin ! ».

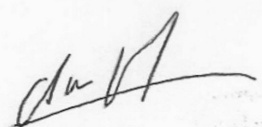
Le Professeur responsable  
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Vu : Le Directeur  
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

  
Le Président de la thèse

LE DIRECTEUR  
  
Stéphane MARTINOY

Vu et permis d'imprimer  
Lyon, le

  
Pour le Président de l'Université,  
Le Président du Comité de Coordination des Etudes Médicales,  
Professeur D. VITAL-DURAND

08 JUL 2006

18 JUL 2006





## Bibliographie

- 1) BAUDOU J. ; GAYOT P. (2004)  
Nouveau mémorial Sherlock Holmes  
Editions Terre de Brume, Rennes, 184 p.
- 2) BOYER R.L (2003)  
Le rat géant de Sumatra  
Mycroft's brother, Paris, 179 p.
- 3) CARRE J. (1997)  
La grande Bretagne au XIXème siècle  
Hachette, Paris, 160 p.
- 4) CHASTENET J. (1968)  
La vie quotidienne en Angleterre au début du règne de Victoria 1837-1851  
Hachette, Belgique, 85-88, 252-267
- 5) CHAUVIN R. (1999)  
L'énigme des abeilles  
Editions du Rocher, Monaco, 93-124
- 6) CHAZEL L.; DA ROS M. (2002)  
L'encyclopédie des traces d'animaux d'Europe  
Delachaux et Niestlé, Paris, 7-8, 9-12, 15-17, 41-52
- 7) CHESNEY K. (1981)  
Les Bas-Fonds victoriens  
Robert Laffont, Paris, 335 p.
- 8) CONAN DOYLE A. (1956)  
Archives sur Sherlock Holmes : Le vampire du Sussex  
Robert Laffont, Paris, 158 p.
- 9) CONAN DOYLE A. (1986)  
Contes de terreur/ Contes d'aventures/ Le parasite  
Club Néo, Paris, 304p.
- 10) CONAN DOYLE A. (1956)  
La vallée de la peur  
Robert Laffont, Paris, 221 p.
- 11) CONAN DOYLE A. (1956)  
Le chien des Baskerville  
Robert Laffont, Paris, 185 p.
- 12) CONAN DOYLE A. (1998)  
Le diadème de béryls  
Librio, Paris, 124 p.

- 13) CONAN DOYLE A. (1987)  
L'horreur des altitudes et autres histoires étranges  
10/18, Union générale d'éditions, Paris, 216p.
- 14) CONAN DOYLE A. (2000)  
Le monde perdu  
Magnard, Paris, 319 p.
- 15) CONAN DOYLE A. (2001)  
Le monde perdu sous la mer  
Hachette, 185 p.
- 16) CONAN DOYLE A. (1998)  
Le problème final  
Librio, Paris, 92 p.
- 17) CONAN DOYLE A. (1956)  
Le signe des quatre  
Robert Laffont, Paris, 150 p.
- 18) CONAN DOYLE A. (1956)  
Les aventures de Sherlock Holmes  
Robert Laffont, Paris, 438 p.
- 19) CONAN DOYLE A.; DICKSON CARR J. (1953)  
Les exploits de Sherlock Holmes  
Robert Laffont, Paris, 376 p.
- 20) CONAN DOYLE A. (1997)  
Les six Napoléons  
Librio, Paris, 122 p.
- 21) CONAN DOYLE A. (1956)  
Nouvelles archives sur Sherlock Holmes : La pensionnaire voilée  
Robert Laffont, Paris, 157 p.
- 22) CONAN DOYLE A. (1956)  
Résurrection de Sherlock Holmes  
Robert Laffont, Paris, 348 p.
- 23) CONAN DOYLE A. (1956)  
Son dernier coup d'archet  
Robert Laffont, Paris, 253 p.
- 24) CONAN DOYLE A. (1996)  
Trois aventures de Sherlock Holmes  
Flammarion, Paris, 111-154

- 25) CONAN DOYLE A. (1956)  
Une Etude en rouge  
Flammarion, Paris, 147 p.
- 26) DENIAU E. (1985)  
Les grands félins et le cirque  
Thèse de doctorat vétérinaire, Toulouse, 94 p.
- 27) DUCHATEAU A-P. ; CLAIR G. ; DANIELS L.(2001)  
Sherlock Holmes- La sangsue rouge  
Soleil, Toulon, 48 p.
- 28) DUCHATEAU A-P. ; DI SANO B.(1995)  
Sherlock Holmes-Tome 6- Le rat géant de Sumatra  
Claude Lefrancq, Paris, 46 p.
- 29) GARCIA B. (2005)  
Le Testament de Sherlock Holmes  
Editions Du Rocher, Monaco, 409 p.
- 30) GIRARD M. ; HIRTH L. ; LEBEURIER G. ; WITZ J.(1989)  
Virologie moléculaire  
Doin, Paris, 617 p.
- 31) GISMONDI E. (1994)  
Les Canaris  
De Vecchi, Paris, 67-70
- 32) GOY J.; TOULEMONT A. (1997)  
Méduses  
Edité par le Musée océanographique, Monaco, 74-75, 116-117
- 33) GRASSE P. (1968)  
Traité de Zoologie, Tome IV  
Masson, Paris, 482-519
- 34) GRASSE P. (1968)  
Traité de Zoologie, Tome V- Premier fascicule  
Masson, Paris, p.563
- 35) GRZIMECK B.; FONTAINE M. (1991)  
Le monde animal, Volume I  
Stauffacher SA, Zurich, 387 - 389
- 36) GRZIMECK B.; FONTAINE M. (1991)  
Le monde animal, Volume II  
Stauffacher SA, Zurich, 128-133

- 37) GRZIMECK B.; FONTAINE M. (1991)  
Le monde animal, Volume X  
Stauffacher SA, Zurich, 446-450
- 38) GRZIMECK B.; FONTAINE M. (1991)  
Le monde animal, Volume XI  
Stauffacher SA, Zurich, 386-389, 418-422
- 39) GRZIMECK B.; FONTAINE M. (1991)  
Le monde animal, Volume XIII  
Stauffacher SA, Zurich, 19-20, 31-36
- 40) GUARIN O. (1954)  
Elevage et dressage des chiens de garde et de police  
Crépin-Leblond et Cie, Moulins, 40-45, 60-63
- 41) JEANDAUX M.L. (1997)  
Les fauves au cirque  
Thèse de doctorat vétérinaire, Lyon, 39-42
- 42) KLAUBER L. M.(1948)  
The Baker Street Journal, an irregular Quarterly of Sherlockania  
Volume 3, n°2, 149-157.
- 43) KOTZWINKLE W. (2000)  
Du grabuge chez les insectes  
Payot et Rivages, Paris, 170 p.
- 44) LACASSIN F. (1992)  
Inédits et introuvables  
Robert Laffont, Paris, 1307-1311
- 45) LACASSIN F.(1974)  
Mythologie du roman policier  
10/18, Union générale d'éditions, Paris, 67-126
- 46) MARAIS J. (1994)  
L'univers fascinant des serpents  
Solar, Paris, 143 p.
- 47) MARIO D. (2004)  
Les canaris de chant  
De Vecchi S.A, Paris, 95 p.
- 48) MATTEI C. (2001)  
100 chiens de légende  
Solar, Paris, 150 p.

- 49) MC CEARNEY J. (1988)  
Arthur Conan Doyle  
La table Ronde, Paris, 368 p.
- 50) MELLIER D. (1999)  
Sherlock Holmes et le signe de la fiction  
ENS Editions, Fontenay-aux-Roses
- 51) MOREAU P. (1999)  
Biologie et écologie des mangoustes  
Thèse de doctorat vétérinaire, Nantes, 129 p.
- 52) OUDIN B. (2003)  
Histoires de Londres-Gloire, épreuves et mystères  
Editions Perrin, St Armand Montrond, 192-199
- 53) PEILLARD L. (1968)  
La vie quotidienne à Londres au temps de Nelson et de Wellington 1774-1857  
Hachette, Belgique, 85-88, 252-26
- 54) RAZZI J., M.(1987)  
Sherlock Heml'OS mène l'enquête  
Hachette, Paris, 61 p.
- 55) REOUVEN R. (1987)  
Le bestiaire de Sherlock Holmes  
Editions Denoël, Paris, 202 p.
- 56) ROLE A. (1977)  
La vie étrange d'un grand savant- Le professeur Brown-Sequard (1817-1894)  
Plon, Paris, 215 p.
- 57) RUAUD A-F. ; MAUMEJEAN X. (2005)  
Les nombreuses vies de Sherlock Holmes  
Les Moutons électriques, Lyon, 380 p.
- 58) SIMON S et D (1992)  
Le grand catalogue des chiens du monde  
Milan, Toulouse, p.10 et p.67
- 59) THOMASSIN S. (1993)  
Les traces d'animaux, indices, empreintes  
Bordas, Maxéville, 250 p.
- 60) VIOLET M. (1999)  
Les animaux dans les enseignes de restauration  
Thèse de doctorat vétérinaire, Lyon, 159 p.

- 61) Dictionnaire culturel des Sciences (2001)  
Seuil Regard, Paris, p123
- 62) Encyclopédie des Sciences de la Nature (1995)  
Larousse, Paris, 538, 616-617
- 63) Le règne animal- Volume II (1994)  
Marshall Cavendish, UE, 576 p.
- 64) Les animaux sauvages (1993)  
Mammifères et oiseaux pêcheurs- Le Grand Cormoran  
Larousse, France
- 65) Famille Declerq-Tahon, (page consultée le 20 juin 2006)  
Disney Paroles,[en ligne]  
Adresse URL : [www.disneyparoles.com/chansons/basildetective....](http://www.disneyparoles.com/chansons/basildetective....)
- 66) Futura Sciences (page consultée le 20 juin 2006)  
Futura Sciences, [en ligne]  
Adresse URL : [http://www.futura-sciences.com/news-prolifération-meduses-geantes-pecheurs-japonais\\_7954.php](http://www.futura-sciences.com/news-prolifération-meduses-geantes-pecheurs-japonais_7954.php)
- 67) Haydn webb Carriages (page consultée le 20 juin 2006)  
Haydn webb Carriages,[en ligne]  
Adresse URL : [www.hwcarriages.co.uk/other.htm](http://www.hwcarriages.co.uk/other.htm).
- 68) Moviecovers (page consultée le 22 juin 2006)  
Moviecovers, [en ligne]  
Adresse URL : [http://www.moviecovers.com/film/titre\\_LE%20CHIEN%20DES%20BASKERVILLE.html](http://www.moviecovers.com/film/titre_LE%20CHIEN%20DES%20BASKERVILLE.html)
- 69) Old Siam Trading Company, (page consultée le 21 juin 2006)  
Old Siam Trading Company,[en ligne]  
Adresse URL: [www.oldsiamtrading.com/Merchant2/merchant.mvc...](http://www.oldsiamtrading.com/Merchant2/merchant.mvc...)
- 70) Société Sherlock Holmes de France (page consultée le 18 mai 2006)  
Société Sherlock Holmes de France, [en ligne]  
Adresse URL : [www.sshf.com](http://www.sshf.com)
- 71) The Kinross Carriageworks, Stirling 1802-1966,( page consultée le 19 juin 2006)  
The Kinross Carriageworks, Stirling 1802-1966, [ en ligne]  
Adresse URL : [www.bbno.freeserve.co.uk/brougham.htm](http://www.bbno.freeserve.co.uk/brougham.htm).
- 72) Thoroughbred heritage (page consultée le 21 juin 2006)  
Thoroughbred heritage, [en ligne]  
Adresse URL: [www.tbheritage.com/Portraits/Isonomy.html](http://www.tbheritage.com/Portraits/Isonomy.html)
- 73) Wikipedia, L'encyclopédie libre (page consultée le 20 juin 2006)  
Wikipedia, [en ligne]  
Adresse URL :<http://www.wikipedia.org/>



**NOM PRENOM :** CLERC-PITHON CAMILLE

**TITRE :** PRÉSENCE, RÔLE ET SIGNIFICATION DES ANIMAUX DANS UNE ŒUVRE D'ARTHUR CONAN DOYLE : LES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES

**Thèse Vétérinaire :** Lyon , (*11 septembre 2006*)

**RESUME :**

Arthur Conan Doyle est un auteur connu principalement grâce à son célèbre personnage, le détective Sherlock Holmes. Dans les romans et nouvelles mettant ce dernier en scène, l'auteur victorien de formation scientifique fait fréquemment figurer des figures animales, parce qu'elles sont inhérentes au lieu et à l'époque ou parce qu'elles servent l'intrigue à merveille. Ainsi, on découvre au fil de l'œuvre holmesienne un véritable bestiaire, relayé par d'autres auteurs qui ont continué à faire vivre Holmes et son monde dans lequel les animaux occupent toujours une place importante. L'étude de cette présence animale permet d'en découvrir la diversité, d'en apprécier l'exactitude, de la critiquer et enfin d'en saisir le ressort littéraire. Loin de se limiter au très célèbre chien des Baskerville, c'est un prisme zoologique à multiples facettes qui nous est livré, parfois surprenant et toujours mystérieux. L'énigme du monde animal reste sans doute l'une des plus difficiles à résoudre qui se soit posée de mémoire de détective.

**MOTS CLES :**

- Littérature
- Symbolisme animal

**JURY :**

Président :	Monsieur le Professeur GHARIB C.
1er Assesseur :	Monsieur le Professeur JAUSSAUD P.
2ème Assesseur :	Madame le Professeur BONNET J.M.

**DATE DE SOUTENANCE :**

11 septembre 2006

**ADRESSE DE L'AUTEUR :**

73 640 JARSY